502 4105

LES LIBERTINS

DE GENÈVE,

DRAME EN CINQ ACTES ET NEUF TABLEAUX,

PAR MARC FOURNIER.

Représenté à Paris, sur le Théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 14 Août 1848.

PARIS.

A LA LIBRAIRIE NATIONALE, RUE VIVIENNE, 8.

ET CHEZ TRESSE, PALAIS-NATIONAL.

1848.

Digitized by Google

Les directeurs qui monteront *les Libertins de Genève* voudront bien appeler, sur le rôle de Calvin, toute l'attention de l'artiste qui en sera chargé. Dans la distribution que l'auteur a donnée, il indique Servet comme premier rôle, et Calvin comme rôle de genre. Mais, toutefois, pense-t-il que l'acteur auquel on confiera le personnage de Calvin devra montrer les qualités d'un premier rôle, tout en les modifiant selon le caractère historique et le tempérament connu de cette grande physionomie. Point d'éclat, point de flamme, rien de désordonné, mais beaucoup de mesure, et surtout beaucoup de conviction. Calvin était une âme convaincue. De Calvin à Tartufe, il y a toute la distance qui sépare l'apôtre du sycophante, la chose terrible et grande de la chose infâme et ridicule. Au reste, nous considérerons comme très heureux les artistes de province qui auront l'occasion de voir Calvin tel que l'a compris Raucourt. Ils s'apercevront facilement que l'artiste a fait de ce personnage une création autrement plus complète et plus fièrement accentuée que l'imparfaite esquisse sortie de la plume de l'auteur.

La représentation des *Libertins de Genève* a prouvé, une fois de plus, que la troupe du théâtre de la Porte-St-Martin était l'une des premières de Paris, pour la sûreté d'allure et le savoir intelligent. M. Jemma a trouvé, dans Servet, des élans d'une poésie touchante et d'un pathétique élevé. Il faut lui avoir entendu dire la scène de la prison, pour comprendre tout ce que l'expression peut ajouter de magique et de grand à la pensée. M. Linville, en revêtant Donatien de ce charme douloureux et voilé qu'avait rêvé l'auteur, a su donner à ce rôle les reflets de sa propre jeunesse. Il a eu ce qu'il fallait qu'il eût : les larmes du fils et l'enthousiasme du martyr.

N'oublions pas M. Nestor, qui a si finement et si plaisamment fait ressortir la perfidie comique de Cigogne ; M. Vannoy, qui porte avec tant d'élégance l'épée patricienne de Pécolat ; M. Dubois, le joyeux geôlier de la Tour de l'Ile, et enfin, Mme Delphine Baron, la toute gracieuse Agnelle, qui, pour réussir autant qu'elle a réussi devant un public dont, la veille, elle était inconnue, et qui l'aime, à présent, comme une ancienne et charmante connaissance, — a dû puiser, cette fois, tout son esprit dans son cœur.

Nous avons des remercîments à faire, nous avons des serrements de main à donner à ces artistes si dévoués, qui s'appellent Albert, Deschampt, Tournan, Vissot, Saint-Amand, et qui sont venus dire quelques lignes avec autant de zèle et d'intelligence que s'ils eussent joué l'un des rôles où ils se font applaudir.

Il ne nous reste qu'un mot à dire, mais ce mot, pour être l'expression fidèle de notre pensée, devrait résonner aussi haut que les quinze salves d'applaudissements décernées, tout d'une haleine, à Mme Halley par le public de la première représentation. Tout ce qu'il y a de haine contenue et de larmes amoncelées, de désespoir, de soudaines révoltes, de cris, d'élans sauvages et d'intrépide colère dans le cœur d'Idelette, dans l'âme de cette fille de Souabe, *issue du sang des massacres*, Mme Halley nous l'a montré, non pas seulement tel que l'indiquait le rôle, — ce qui eût été peu de chose, — mais tel qu'elle-même a su le deviner, aidée de ces instincts aventureux qui font les grands artistes et presque toujours les grands triomphes.

M. F.

Digitized by Google

Imp Aubert & Cie

Mme E. HALLEY.

Rôle d'Idelette de Bure.

Digitized by Google

Cet ouvrage, commencé pendant l'hiver de 1847, fut terminé le 29 avril et reçu au théâtre de la Porte-Saint-Martin dans le courant de la même année. Je mentionne cette date à cause du parallèle où se sont aventurés les critiques entre le principal personnage de ce drame et le Ministre qui vient d'entraîner dans sa chute la monarchie de Juillet. Que je me sois attaqué à l'homme debout, peu importe, là n'est point la question. Je tiens seulement à dire que je n'écris pas contre les Ministres tombés.

Cette simple explication donnée, il me reste à répondre au reproche qu'on m'a fait d'avoir CALOMNIÉ le caractère et la doctrine de Calvin.

Ce reproche m'est précisément venu du côté d'où je l'attendais le moins. Ce sont des écrivains démocrates qui me l'ont adressé. Ils ont dit : « M. Marc Fournier a calomnié Calvin. Il en fait un misérable, un hypocrite, un ambitieux de la pire espèce. Calvin lutta vingt ans contre *les Libertins*, mais ces libertins étaient les oppresseurs de la démocratie genevoise. A force d'intrigues, ils firent bannir le réformateur pendant trois années, et Calvin ne revint en Suisse que sur le vœu des réformés démocrates.»

M. James Fazy, le chef de la révolution démocratique accomplie à Genève, il y a deux ans, répondra lui-même à ces assertions qui l'auraient pour le moins aussi scandalisé qu'elles m'ont surpris.

« Le peuple, dit cet historien en parlant du bannissement de Calvin, était tellement irrité, que dans un conseil général, tenu le 26 mai 1539, ce bannissement fut prononcé d'une voix presque unanime. Calvin et Farel attribuèrent cela à la licence, à la cabale, à l'esprit des méchants, à l'influence des démons, au papisme ; en fait, *c'était la démocratie qui se défendait contre le fanatisme* (1).»

Le même auteur, page 265 de son livre, s'exprime ainsi : — « Il (Calvin) appela *Libertins* les amis de l'ancienne constitution libérale de Genève, ceux qui n'avaient vu dans l'expulsion des ducs de Savoie et de l'évêque, qu'un progrès vers la liberté et non une occasion de restreindre les pouvoirs d'un peuple qui avait été si grand et si désintéressé dans la révolution qu'il venait d'accomplir. »

Maintenant, si le lecteur veut connaître quelles étaient, au juste, les idées politiques de ce Calvin dont on tente si hardiment de faire un démocrate, nous pouvons ouvrir le livre de *l'Institution*, et lui signaler ce passage : — « Il y a trois sortes de gouvernements : la monarchie, l'aristocratie, la démocratie. L'aristocratie est la forme où le pouvoir est administré par *des hommes d'élite* ; c'est la fiction la plus heureuse. Au reste, le pouvoir vient de Dieu et a été institué par sa suprême providence, et c'est un crime de se soulever *contre l'autorité même d'un despote.* »

Les mots que j'ai soulignés contiennent à eux seuls toute la doctrine de Calvin. Ce réformateur, ainsi qu'on l'appelait, croyait à des doctrines absolues dont les *intelligences d'élite* étaient exclusivement appelées à constituer le règne. L'homme, selon lui, par le fait d'une prédestination sans retour, naissait bon ou naissait méchant, naissait avec la grâce ou sans la grâce, c'est-à-dire intelligent ou dénué de la lumière, faible ou dominateur, maître ou esclave.

Tant pis pour les esclaves.

De là le grand respect qu'il appelait autour des hommes dépositaires du pouvoir, même quand ce pouvoir était celui d'un despote, car ce pouvoir aussi, selon Calvin, émanait de la volonté de Dieu.

M. Guizot, — et si je le nomme, c'est que la Critique elle-même n'a pas craint de le mettre en cause, — M. Guizot n'a rien inventé en politique. Il n'a fait que suivre les traditions d'une doctrine qu'on appelait, il y a cinquante ans, *la politique genevoise*. Né au sein du protestantisme, élevé à Genève, nourri dans les principes de cette autorité providentielle, base du système calviniste, il a naturellement introduit dans les choses temporelles le dogme de la prédestination. C'est au profit d'un petit groupe d'intelligences, selon lui prédestinées au commandement, c'est pour le triomphe absolu de ces vases d'élection, de ces hommes que Calvin eût glorifiés du nom d'*élus*, et que nous appelâmes les doctrinaires, que M. Guizot a fidèlement combattu contre la démocratie qui l'assiégeait de toutes parts. Et en cela, il faut bien le dire, il a rempli sa tâche de philosophe convaincu, tout comme Jean de Noyon accomplit la sienne en décapitant la liberté dans la personne des Gruet, des Comparet, des Berthelier, des Claude de Genève et de beaucoup d'autres.

On m'a dit très vertement : — « Un homme comme Calvin ne saurait être accepté comme un traître de mélodrame. »

Je ne sais ce qu'on m'eût dit, si j'avais introduit dans mon mélodrame l'épisode suivant :

Berthelier, l'un des conspirateurs libertins, fut mis à la torture et n'ouvrit pas la bouche. On était fort empêché de ce silence et l'on ne savait comment obtenir des aveux. Enfin, on imagina d'envoyer vers la

(1) *Précis de l'Histoire de la République de Genève*, JAMES FAZY, — page 250.

Digitized by Google

mère du jeune prisonnier, laquelle s'était retirée au pays de Faucigny, à cause des horribles cruautés qu'on exerçait à Genève. On sut si bien charmer la pauvre femme en lui promettant que son fils serait mis en liberté, s'il voulait obéir aux seigneurs et confesser toute la conspiration, qu'elle vint à Genève pour la délivrance de son fils. Elle s'en alla droit vers la prison où était l'enfant, tout rompu de la torture, et se mit à pleurer et à se frapper la poitrine, en le conjurant de vivre pour elle, sinon pour lui. Elle lui répéta la parole qui lui avait été jurée, au nom de Calvin et des seigneurs, tellement que Berthelier obéit à sa mère et confessa toute l'entreprise. Aussitôt qu'il eut parlé, la sentence de mort fut prononcée, et il monta le même jour sur l'échafaud. La mère en devint folle.

Un autre critique, celui du *Siècle*, me conseille, pour juger la valeur d'un homme qui a vécu il y a plus de trois cents ans, de prendre, si je veux être juste, les poids dont on se servait alors.

Je le veux bien. On croyait alors aux sorciers, mais avant l'arrivée à Genève des réformateurs, ceux que l'on convainquait de magie recevaient la bastonnade et quelquefois l'ordre de quitter la ville. Les idées du temps n'allaient guère au-delà de ce châtiment. Mais Calvin, devenu maître de la République, établit contre les sorciers le supplice du feu, et l'on voit. par les registres de la ville, que de 1540 à 1590, on en brûla cent cinquante. — « Les lois de Calvin, dit un historien protestant, n'étaient pas écrites avec du sang, comme celles de Dracon, mais avec un fer rouge. » L'adultère était puni de mort. On cousait le coupable dans un sac et on le noyait au port de Longemalle. Les mêmes registres mentionnent une foule de malheureux punis de ce supplice que les réformateurs avaient emprunté sans doute aux chaous de Constantinople. Tout cela était-il bien dans les idées du temps?

Enfin, on m'a généralement accusé d'avoir écrit, non pas un drame historique, mais un roman, — et l'on trouve fort invraisemblable toute cette fable du mariage de Calvin avec Idelette de Bures.

Or, les chroniques genêvoises nous apprennent qu'un anabaptiste, passant à Genève, fut persécuté par Calvin, au point qu'il s'enfuit à Strasbourg, où il mourut. Quelques années plus tard, Calvin, réfugié lui-même à Strasbourg, épousait Idelette de Bures, la veuve de cet homme. L'histoire nous dit que l'anabaptiste s'appelait Stoerder; —je l'ai appelé Villanova, et je l'ai fait vivre, voilà tout.

Quant à l'accusation de Servet, personne n'ignore que Calvin, ne voulant point paraître la pousser lui-même, la fit soutenir par l'un de ses disciples, auquel il persuada de se porter partie criminelle et de se constituer prisonnier. Ce détail est partout; on le rencontre jusque dans l'histoire puritaine de Jean Picot. Ce Jean Picot, malgré toute sa vénération pour Calvin, s'échappe quelque part jusqu'à dire : — « De telle manière qu'on envisage cette affaire, la condamnation et le supplice de Servet sont une tache pour la mémoire de Calvin. »

J'oubliais qu'on a bien voulu voir dans ce qu'on appelle les violences de ce drame, je ne sais quelle lueur de colère ultramontaine.

Je ne relèverais pas cette insinuation bizarre, si je n'avais besoin de dire que comme citoyen de Genève, né dans la communion calviniste, je me suis cru doublement autorisé à m'élever au nom de la pensée libre contre une tyrannie dogmatique, à qui mon cœur doit quelques-unes de ses larmes, et la France quelques-uns de ses mauvais jours. Cette philosophie expire, dit-on, à l'heure qu'il est, dans les colonnes apocryphes du *Spectateur* de Klindworth. Gardons-nous de troubler son agonie.

En définitive, à quoi bon ce drame? à quoi bon l'évocation sinistre de cette victime et de ce bourreau? à quoi bon le spectacle de ces spadassins de la parole, pâles théologiens s'estocadant à coups de syllogismes et de dilemmes?

Les *à quoi bon* — sont du nombre des chicanes dont un auteur, selon moi, fait toujours bien de ne se point soucier. Le libre arbitre dans la fantaisie est, pour le poète, une chose pour le moins aussi sacrée que peut l'être la liberté de la presse pour les rédacteurs du *Siècle*. Il n'y a jamais d'autre raison à donner de l'existence d'une œuvre que son existence même. Cela dit, j'ajouterai volontiers :

Qu'en un temps, tel que le nôtre, où tout ce qui, en haut, se dit avec de l'encre, se traduit, en bas, avec du sang, où les pages écrites par ceux qui pensent servent à bourrer les fusils de ceux qui tuent, — en ce temps où les passions arment l'idée, et où les idées arment le bras, — où tout ce qui est bataille et massacre commence par n'être d'abord qu'un mot et une parole, — où les cerveaux, sanctuaires paisibles devenus forges flamboyantes, ne martèlent plus que des glaives, et n'enfantent plus la pensée que la lance au poing, comme la Minerve antique, — en ce temps-là, dis-je, qui est le nôtre et où le clairon de la guerre sonne au pied des tribunes, — il n'est peut-être pas sans à-propos de remonter les siècles et de faire voir que pour toute pensée qui veut vaincre, la haine est une funeste escorte, le supplice un détestable auxiliaire, — et le pavé sanglant une dangereuse arène.

Paris, 25 août 1848.

Digitized by Google

A MON AMI

HIPPOLYTE DUROSELLE.

MARC FOURNIER.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

JEAN CALVIN.	M. RAUCOURT.
IDELETTE DE BURES. . . .	Mme HALLEY.
MICHEL SERVET	M. JEMMA.
DONATIEN.	M. LINVILLE.
PÉCOLAT	M. VANNOY.
CIGOGNE, tavernier de la Rose blanche.	M. NESTOR.
AGNELLE, sa nièce	Mme BARON.
BONNIVARD	M. TOURNAN.
BERTHELIER	M. DÉCHAMPT.
PIERRE AMEAUX.	M. ALBERT.
MATHIEU PHILIPPE	M. VISSOT.
ROBERT COP.	M. ARTHUR.
HUGUES VANDEL.	M. DEMANGEOT.
JEAN LULLIN	M. NÉRAUT.
SIMON POTIN, guichetier de la tour de l'Ile.	M. DUBOIS.
PIERRE, domestique de Calvin.	M. COTI.
LE SAULTIER.	M. SAINT-AMAND.
LÉONA, dame de la ville. . .	Mlle DEMANGIS.

GENÈVE, 1553.

DISTRIBUTION :

CALVIN, rôle de genre ; — SERVET, premier rôle; — DONATIEN, jeune-premier; — PÉCOLAT, rôle léger ; — CIGOGNE, premier comique; — SIMON POTIN, deuxième comique;— PIERRE AMEAUX, (rôle à soutenir) troisième rôle; — BERTHELIER, deuxième amoureux ; — ROBERT COP, troisième rôle jeune ; — BONNIVARD, HUGUES VANDEL, MATHIEU PHILIPPE, convenances et utilités ;—IDELETTE, grand premier-rôle; — AGNELLE, ingénuité.

NOTA. — M. SAINT-AMAND, régisseur du théâtre de la Porte-Saint-Martin, est chargé de donner à MM. les Directeurs de province toutes les indications concernant la complète distribution des rôles, la mise en scène, les décors, les costumes et la musique.

Digitized by Google

LES LIBERTINS

DE GENÈVE.

PREMIER ACTE.

Une place publique. A gauche du spectateur, la façade de l'Hôtel-de-Ville. Portail gothique. Un escalier de douze marches avec perron. A droite, des maisons. Au fond, la vallée de l'Arve, bordée de hautes collines boisées. A l'horizon, les premières lignes du Jura. — Cette place publique, appelée LA TREILLE, est une esplanade qui doit dominer le fond du décor à une assez grande hauteur.

Premier Tableau.

L'AMENDE HONORABLE.

Au lever du rideau, la scène est encombrée d'une foule turbulente. Les regards sont tournés du côté de l'Hôtel-de-Ville, à l'entrée duquel se tiennent deux hallebardiers vêtus aux couleurs de la république. — Deux autres gardent la porte basse d'un guichet particulier par où entrent et sortent ceux qui ont affaire à l'Hôtel-de-Ville. — Un peu sur le côté, à droite, est dressé un poteau d'où pend une pencarte sur laquelle on lit ces mots : POUR QUI AURA MAL PARLÉ DE M. CALVIN. — La foule, dont les groupes sont fort agités, envoie à ce pilori des gestes menaçants et des huées.

SCÈNE PREMIÈRE.

PÉCOLAT, BERTHELIER, ROBERT COP, HUGUES VANDEL, MATHIEU PHILIPPE, L'HUISSIER DU CONSEIL, BOURGEOIS.

L'HUISSIER DU CONSEIL, debout sur le perron.

Faites silence, Messieurs de Genève !

PLUSIEURS VOIX DANS LA FOULE.

A bas les vingt-cinq ! — A bas Calvin ! — A l'eau les robes noires !

L'HUISSIER DU CONSEIL.

Faites silence, Messieurs de Genève, — Messieurs du Conseil Etroit sont assemblés.

BERTHELIER.

Oui, assemblés comme des brebis sous le bâton de Jean Calvin, le conseiller des conseillers.

ROBERT COP.

Maître Rabelais, qui vient de mourir, l'eût appelé Panurge, ce Jean Calvin de Picardie qui possède si bien l'art de faire sauter les moutons.

(On rit. L'Huissier rentre.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, moins l'huissier.

BERTHELIER.

Convenez-en, Messieurs, ils sont là dedans vingt-cinq juges qui ont affaire à de bien grands scélérats ! Ces bandits farouches sont prévenus de s'être ajusté de la dentelle de Flandres sur leur pourpoint, de s'être divertis d'un pas de chaconne, ou d'une sarabande, ou d'avoir bu deux fois de trop à la santé de la République !

ROBERT COP.

L'un d'eux, Pierre Ameaux, un des premiers de la ville, a osé dire, après boire, que M. Calvin parlait du nez !

MATHIEU PHILIPPE.

Il eût mieux fait de blasphémer contre Dieu. Médire de M. Calvin, c'est médire de l'homme qui tient la République, et avec la République toutes nos existences dans ses mains. — N'est-il pas vrai, Pécolat ?

PÉCOLAT.

En effet, et ce qui me confond d'épouvante, c'est que cet homme est tout sans être rien. Il n'est ni syndic, ni magistrat, ni conseiller, ni juge. Il n'est même pas bourgeois de la ville. C'est un étranger, un Picard, fils d'on ne sait qui, d'un tabellion de village, et ainsi fait, cet homme est venu parmi nous, il a prêché contre le pape, il s'est emparé des esprits, il s'est fait un parti formidable de fanatiques venus de

Digitized by Google

France et d'Italie; la ville est pleine de ses espions, ses amis sont au pouvoir, le Conseil des Vingt-Cinq, les quatre syndics, le capitaine-général, l'Etat tout entier lui appartient; il parle, on obéit. Quant à nous, les Mathieu Philippe, les Berthelier, les Robert Cop, les Hugues Vandel, nous les Patriciens de Genève, qui ne courbons point assez bas la tête sous la férule de ce pédant en robe noire, nous sommes insultés, calomniés, chassés de tous les emplois publics, poursuivis pour un mot, condamnés pour un geste, et telle est la puissance de ce faiseur de prônes qu'à sa voix on a dressé ce gibet insolent (Il montre la potence. Le bourreau sort par le guichet de l'Hôtel-de-Ville et monte les degrés qui conduisent au perron,) et que pour mieux nous insulter, nous les fils aînés de la République, on a donné droit de bourgeoisie à cet homme que vous voyez là, vêtu de rouge, debout sur le perron de l'Hôtel-de-Ville. — Cet homme, c'est le bourreau.

(Le bourreau rentre dans l'Hôtel-de-Ville.)

SCÈNE III.

Les Mêmes, BONNIVARD, CIGOGNE.

CIGOGNE.

(Il a entendu les derniers mots de Pécolat.)

Eh bien! Qu'y a-t-il là d'étrange!

PÉCOLAT.

Ah! voilà Cigogne, Cigogne le tavernier de la Rose-Blanche, Cigogne le poète, Cigogne le bouffon!

BONNIVARD, entre les dents.

Cigogne l'espion.

CIGOGNE, passant près de lui pour aller saluer Pécolat.

Cigogne l'espion salue Bonnivard le traître. (Haut à Pécolat.) A ce qu'il paraît, messeigneurs, nous poussons la politesse jusqu'à nous accabler réciproquement de nos titres et qualités. On ne ferait pas mieux à la cour de France.

PÉCOLAT.

Voyons! qu'as-tu à nous dire?

CIGOGNE.

J'ai à vous dire que vous m'étonnez beaucoup. Qu'est-ce donc que j'ai entendu? Vous vous plaignez que le bourreau soit bourgeois de la ville? Mais aujourd'hui le bourreau est un très grand personnage, et vous autres patriciens vous êtes bien peu de chose auprès de lui.

BERTHELIER.

Maraud!

ROBERT COP.

Drôle!

MATHIEU PHILIPPE.

Faquin!

CIGOGNE.

Messires, je suis votre serviteur. Mais prenez donc la peine de lire les ordonnances criminelles rendues sous les auspices de ce bon M. Calvin, — et voyez la grosse besogne qu'elles infligent à Monseigneur l'homme rouge. — A celui qui aura blasphémé, — la mort! A celui qui aura maltraité la doctrine de M. Calvin, — la mort! A celui qui aura pris par mégarde la femme du voisin pour la sienne, — la mort! — A celui qui se sera fait dire la bonne aventure dans un blanc d'œuf, — la mort! — Voilà pour les crimes de premier ordre, les crimes épouvantables et sans rémission. Quant à ceux qui jouent aux cartes, ou qui dansent, ou qui chantent des airs gaillards, ou qui portent les cheveux longs, ou qui aiment trop le vin d'Ivorne; — à propos, Messieurs, j'en ai reçu hier une tonne dont vous me direz votre avis, — pour ceux-là nous avons le poteau, les chaînes, les verges, les tenailles, le feu, le soufre et la poix fondue... Et qui est-ce qui nous pend, et qui est-ce qui nous brûle, et qui est-ce qui nous coupe la tête, et nous casse les bras, et nous disloque et nous marque, et nous hache et nous charcute avec une patience de bon Dieu? C'est le bourreau! toujours le bourreau! Et vous lui pleurez sa bourgeoisie! — Ah! Messieurs, c'est de l'ingratitude! fi!

(On rit.)

BONNIVARD.

Il me semble qu'au lieu de rire aux impertinences de ce drôle, nous ferions mieux de chercher quelque remède à tant de maux.

CIGOGNE.

Eh! que ne le trouvez-vous, ce remède, M. de Bonnivard, vous le patriote, vous le grand citoyen, vous qui vivez depuis vingt ans sur votre renommée d'ancien prisonnier de Chillon!

BONNIVARD.

Moi, je ne ris pas; c'est déjà quelque chose.

CIGOGNE, à part.

Vieux fourbe!

PÉCOLAT.

Nous ne manquons ni de cœur, ni de courage, M. de Bonnivard; mais où est la tête qui doit conduire nos bras? Certes! si nous avions pour chef ce fougueux et spirituel ennemi de Calvin, ce Michel Servet qui vient de s'échapper des prisons de Vienne, à la bonne heure! voilà l'homme qu'il nous faudrait. Il est comme l'Arioste, puissant avec la plume, intrépide avec l'épée...

BONNIVARD.

Et si vous l'aviez dans vos rangs, ce Michel Servet, que feriez-vous?

CIGOGNE, à part.

Bon!.. voilà le Bonnivard qui travaille.

PÉCOLAT.

Ce que nous ferions! écoutez donc, M. de Bonnivard. Calvin n'est pas un homme, c'est une doctrine, — et l'on ne tue pas une doctrine avec l'épée. Or, nous autres, nous n'avons que

Digitized by Google

des épées, tandis que Michel Servet a quelque chose de mieux trempé que le glaive, — la parole !

ROBERT COP.

Bah !.. un coup d'escopette est un argument comme un autre. Mort le docteur, morte la doctrine.

BONNIVARD.

Quoi ! un meurtre !

CIGOGNE, à part.

Il mettra cela sur ses tablettes.

MATHIEU-PHILIPPE.

La peine du talion est inscrite dans les lois de l'Etat. Qui tue doit périr. Or, il a tué la République !

HUGUES VANDEL.

Prenez garde, il convient de parler bas, quand les potences parlent si haut.

(Il montre le gibet.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, JEAN LULLIN.

VOIX AU FOND.

Hé ! Jean Lullin !

UN BOURGEOIS.

Pardieu ! voilà un des Vingt-Cinq qui s'était attardé.

UN AUTRE BOURGEOIS.

C'est un des juges de Gruet !

PREMIER BOURGEOIS.

Regarde bien, il doit avoir quelque tache de sang sur les mains.

L'AUTRE.

Bast ! il a fait comme Ponce-Pilate, il se les est lavées !

PREMIER BOURGEOIS.

Il n'a rien de rouge, — pas même le front !

BERTHELIER.

Holà ! Jean Lullin, qui rimez si honnêtement à Jean Calvin, votre maître, — où allez-vous de ce pied si prompt ?

JEAN LULLIN.

Je m'en vais juger ceux qui te ressemblent, Berthelier, les ennemis de Dieu, les ivrognes, les impies, les libertins !

PÉCOLAT, à ses compagnons.

Ah ! oui, à propos, vous ne savez pas, Messieurs ! Calvin a définitivement baptisé notre parti, il l'appelle le parti des Libertins (On rit). Eh bien, c'est au nom des Libertins que je te parle, à toi le confident des saints, et que je dis : il y a là, parmi les prévenus qui vont être jugés, un homme qui est des nôtres et qui s'appelle Pierre Ameaux ; cet homme est membre du Conseil des Deux Cents ; il appartient aux vieilles souches patriciennes et la tache d'infamie qui tomberait sur son front, rejaillirait sur les nôtres. Conseille à Calvin, puisqu'il est là-dedans pour aider les juges de ses lumières, de ne pas oublier que nous sommes ici prêts à juger les juges

PLUSIEURS VOIX.

Bien parlé, Pécolat !.. Noël pour Pécolat !

(Ils remontent au fond.)

BONNIVARD, à Jean Lullin.

Vous voyez l'état des esprits. Si Calvin ne veut pas être massacré au sortir du conseil, qu'il envoie un message au capitaine-général pour faire venir sur la place quelques-uns de nos Italiens nouvellement reçus bourgeois de la ville, et qu'il choisisse les plus déterminés.

JEAN LULLIN.

Je vais prévenir Calvin.

(Il rentre précipitamment par le guichet. Bonnivard veut s'éloigner, lorsque Cigogne le prend par le bras et lui fait redescendre la scène.)

CIGOGNE, avec un salut poli.

Monsieur de Bonnivard, il y a un homme fort estimé parmi les Libertins et qui, une ou deux fois par semaine, vers la brune, se glisse dans une petite rue déserte, soulève le marteau d'une porte basse perdue dans le recoin d'une muraille, traverse un jardin, pénètre dans un cabinet de travail où écrit M. Calvin, et cause familièrement avec le saint pasteur.

BONNIVARD.

M. Cigogne, il y a un homme qui donne à boire aux Libertins, et qui a su par ses lazzis captiver leur confiance. Cet homme ne va pas chez M. Calvin, mais il a fait venir de la campagne une nièce à lui qui est en même temps filleule du saint pasteur. Cette petite personne s'en va une ou deux fois par semaine chez son parrain avec qui elle cause assez familièrement, et comme le parrain a l'art de faire babiller sa filleule, celle-ci dit un peu tout ce qui se passe à la taverne de la Rose-Blanche.

CIGOGNE.

L'homme qui se glisse à la brune chez M. Calvin....

BONNIVARD.

C'est moi ! La jeune fille qui s'en va chez son parrain....

CIGOGNE.

C'est ma nièce, — Je vois que nous nous connaissons à merveille.

BONNIVARD, saluant.

Messire !

CIGOGNE, saluant.

Monseigneur ! (Ils se séparent.)

Oui, oui, compère, raillez à votre aise... je trouverai bien moyen de vous faire payer mon silence.

Digitized by Google

SCÈNE V.

LES MÊMES, DONATIEN.

DONATIEN sort du guichet de l'Hôtel-de-Ville, et tente de traverser la place.

PREMIER BOURGEOIS.

Ah ! voilà le disciple chéri, l'âme damnée de Jean de Noyon !

DE TOUTES PARTS.

Donatien ! arrêtez Donatien !

SECOND BOURGEOIS.

Le fidèle serviteur de Calvin, son esclave !

PREMIER BOURGEOIS.

Son espion !

L'AUTRE.

Son chien !

DONATIEN.

Insolents !

ROBERT COP.

A qui portes-tu le message que je te vois dans la main ?

DONATIEN.

Je n'ai de compte à rendre qu'à mon maître.

ROBERT COP.

Et qui est ton maître ?

DONATIEN.

Le vôtre à tous.

ROBERT COP.

Vandel, prend lui ce pli, et me le donne.

DONATIEN, faisant un bond en arrière.

Malheur à qui me touche !

BONNIVARD, qui est derrière lui.

C'est un message au capitaine général ?

DONATIEN.

Oui !

BONNIVARD.

Donne, je le porterai. (Il prend le message et disparaît.)

ROBERT COP.

Eh bien ! personne ne bouge !.. C'est juste, ce mécréant m'appartient, car je le hais et je ne m'en cache pas. Il te souvient de Robert Cop, Messire ?

DONATIEN.

Je me souviens d'un débauché qui fut mon condisciple à l'école de théologie et que M. Calvin chassa comme indigne de lire dans la parole de Dieu.

ROBERT COP.

Par mon âme !.. Mais non, je ne veux pas me fâcher. Seulement, messire Donatien, et je vous demande pardon si je vous appelle Donatien tout court, mais je ne vous connais pas d'autre nom, et m'est avis, fils de Bohême, que tu n'en as pas d'autre, — donc, messire Donatien, vous allez de gré ou de force me livrer ce message.

DONATIEN, avec ironie.

Si tu réussis à me le prendre, tu seras habile.

ROBERT COP.

Ah ! c'est ainsi ! — Eh bien, attends ! je vais fouiller tes poches avec la pointe de mon poignard.

PREMIER BOURGEOIS.

Oui, oui ! tuons-le tout de suite !

PLUSIEURS VOIX.

A mort, le traître ! à l'eau, le bâtard !

DONATIEN.

Misérables !!

(On se rue sur Donatien. Tout à coup, un homme paraît qui écarte la foule d'un revers de son bâton.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES. — SERVET.

SERVET (Il porte le costume des frères Vaudois, qui voyageaient alors pour la propagation de leur foi.) Arrière ! — Je déclare que, moi vivant, pas un de vous ne fera tomber un cheveu de sa tête. Cet enfant s'est rencontré ce matin sur ma route, comme j'entrais dans la ville ; voyant ma fatigue et mes pieds nus, il m'a donné sa bourse, en me disant : Prenez, c'est tout ce que j'ai. Vous le menacez de vos poignards, vous tous qui êtes si braves contre un enfant sans défense, eh bien ! je viens à lui et je lui dis à mon tour : — Je t'offre ma vie, c'est tout ce que j'ai. (Il tire un stylet de sa ceinture.)

DONATIEN.

Qui que vous soyez, merci !

PÉCOLAT, s'approchant.

Vous êtes un brave homme, et ceci est bien. Mais vous, Donatien, croyez-moi, ne vous risquez plus à nos colères.

DONATIEN, à lui-même.

Oh ! ces bandits qui m'ont appelé bâtard ! (Au frère vaudois.) Encore une fois, merci ! (A Pécolat et les siens.) Messires, fasse Dieu que tant d'insolence ait un terme. (Il sort par la droite.)

SCÈNE VII.

PÉCOLAT, SERVET ; au fond, la foule toujours inquiète et en rumeur.

SERVET. (Il a examiné Pécolat durant qu'il parlait, et il l'amène sur le devant de la scène.) Tu t'appelles Pécolat ?

PÉCOLAT.

En effet, c'est mon nom.

SERVET.

Te souviens-tu de Michaël ?

Digitized by Google

PÉCOLAT.

Michaël...

SERVET.

Michaël de Villanova.

PÉCOLAT.

Michaël de Villanova! oui — oui! je m'en souviens!

SERVET.

Reconnais-tu ce poignard?

PÉCOLAT.

Michaël! c'est toi! il se pourrait!...

SERVET.

C'est moi — silence! — Dans une heure devant la porte du Lac.

PÉCOLAT.

Dans une heure... j'y serai.

SERVET.

C'est bien! séparons-nous.

(Ils se séparent.)

SCÈNE VIII.

(La grande porte de l'Hôtel-de-Ville s'est ouverte et le Saultier du Conseil des Vingt-Cinq a paru suivi de ses huissiers.)

LE SAULTIER.

Silence, messieurs les bourgeois et habitants. Voici les sentences et arrêtés que viennent de rendre messieurs du Conseil Étroit, assistés des avis de notre très pieux et très respectable Jean Calvin, pasteur en cette ville.

PLUSIEURS VOIX.

Écoutez, silence! écoutez.

LE SAULTIER, lisant.

« Défense de porter à l'avenir des chausses chapelées, soit culottes à découpures, selon la mode espagnole, ainsi que chaînes d'or et d'argent, dorures à la tête, broderies sur les habits, et plus de deux bagues aux doigts. »

PÉCOLAT.

A l'avenir, M. Calvin sera notre bijou le plus précieux. (On rit.)

LE SAULTIER.

« En vertu des autres édits déjà publiés,—et en ce qui touche Pierre Ameaux, bourgeois de cette ville.— »

PLUSIEURS VOIX.

La sentence! la sentence de Pierre Ameaux! Écoutez! écoutez!

LE SAULTIER, lisant.

« Pour ce qu'il a mal parlé du très grand et très dévot Jean Calvin, et s'est mis en l'état réprouvé de l'ivresse. — Ordonnons qu'il sera, lui Pierre Ameaux, et cela sur l'heure et incontinent, conduit par le bourreau sur cette place, une corde au cou et tête nue, et qu'après s'être agenouillé au pied de la potence dressée à cet effet, il demandera pardon à Dieu et aux hommes des paroles qu'il a proférées touchant la très honnête personne dudit sieur Calvin, et criera merci, en signe de repentir et de contrition. »

(Le Saultier descend, suivi du bourreau et de ses huissiers. — Ils entrent par le guichet.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, puis PIERRE AMEAUX, LE SAULTIER, BONNIVARD, CIGOGNE.

DE TOUTES PARTS.

A bas Calvin!...—A bas les Vingt-Cinq... — A l'eau Jean de Noyon!... — A mort l'antechrist!

PÉCOLAT.

Vous paierez chèrement notre honte, monsieur le grand juge de céans!

BERTHELIER, à voix haute.

Laisserons-nous cette iniquité s'accomplir!

PLUSIEURS VOIX.

Non! non! non!!!

BONNIVARD qui reparaît accompagné d'un chef des gardes.

Cinquante Italiens bien armés, c'est plus qu'il n'en faut pour mettre ces braillards à la raison.

(Le chef s'éloigne.)

CIGOGNE, bas à Bonnivard.

Combien vous sera-t-il donné pour avoir porté ce message au capitaine-général?

BONNIVARD.

Sur ta vie, tais toi!

(On voit sortir par le guichet un peloton d'hallebardiers, puis Pierre Ameaux, une corde au cou. — Il va se placer au pied du carcan. Il est conduit par le bourreau et suivi du Saultier.)

DE TOUTES PARTS.

Vive Pierre Ameaux!

PIERRE AMEAUX.

Messieurs les citoyens de Genève, voyez ce qu'on fait de vos patriciens et seigneurs. Moi, Pierre Ameaux, membre du conseil des Deux-Cents, fils de la République, je vais m'agenouiller devant le fils d'un petit procureur de Picardie.

DE TOUTES PARTS.

Non! non! non! A mort le Picard!

(Les grandes portes de la maison commune s'ouvrent à deux battants. Tout le Conseil paraît.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, LE CONSEIL ÉTROIT.

LE SAULTIER.

Pierre Ameaux, te repens-tu?

Digitized by Google

PIERRE AMEAUX.

Oui! je me repens quand j'ai frappé Calvin de ma parole, de ne l'avoir pas plutôt frappé de mon poignard.

DE TOUTES PARTS.

Vive Pierre Ameaux!

PÉCOLAT.

Ah! — Les Italiens! (Il tire son épée. En même temps il se fait un mouvement dans la foule où l'on voit une lutte sourde et rapide s'engager.)

BERTHELIER.

Trahison!

TOUTES LES VOIX.

Trahison!

(Une compagnie d'Italiens est arrivée par le fond, et tous ceux qui ont jusque-là témoigné quelque esprit de révolte sont refoulés avec violence. Pécolat et ses amis se replient dans l'angle à gauche où ils tiennent les sbires à distance.)

CIGOGNE, bas à Bonnivard.

Voilà une manœuvre fièrement exécutée et qui ne manquera pas de vous faire le plus grand honneur!

PIERRE AMEAUX.

As-tu peur de ton triomphe, Calvin, que tu te caches pendant que tes sbires travaillent?

LE SAULTIER.

Criez merci, Pierre Ameaux, ou sinon le bourreau a ordre de vous frapper aux épaules.

(Le bourreau terrasse Pierre Ameaux.)

LE SAULTIER répétant.

Pierre Ameaux, criez grâce et merci!

(Il se fait un moment de silence.)

PIERRE AMEAUX, les dents serrées de rage et à demi-voix.

Grâce! merci!!

BERTHELIER.

O abaissement!

PÉCOLAT.

O patrie!

(Le rideau tombe.)

Deuxième Tableau.

LE FRÈRE VAUDOIS.

Une cour réservée aux buveurs dans la taverne de la Rose-Blanche. La maison est à droite du spectateur; on y arrive par quatre marches. A gauche une treille et des pampres. — Au fond, un mur percé d'une porte. Par-dessus ce mur, la ville.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGNELLE, seule. (Elle est en train de se mirer dans un baquet.)

Fi! le vilain baquet! Et dire que voilà le seul miroir où il me soit permis de me regarder. Moi qui pensais qu'en venant à la ville j'aurais une chambre toute tapissée de miroirs du haut en bas! Ah! bien oui! ma marraine n'en a seulement pas de miroir! — Et si mon parrain se doutait que pour m'ajuster je me plante-là, devant un baquet rempli d'eau! Il me ferait des discours! et des yeux! — Il est si laid, mon parrain. — Et l'on appelle cela un grand homme... (Pendant qu'elle parle, elle met en ordre les tables et les bouteilles). — Ah bien! ce n'est pas moi qui voudrais d'un grand homme pour mari! — Après cela, ce M. Calvin qu'on dit si méchant, — moi, je n'ai qu'à lui conter des histoires pour le faire rire... Par exemple, il peut se vanter de les aimer, les histoires!

SCÈNE II.

AGNELLE, CIGOGNE.

CIGOGNE, entrant.

Aussi, vous ne l'en laissez pas chômer, que je dis!

AGNELLE *.

Ah! c'est vous, mon oncle, — je ne suis pas contente du tout. Me laisser ainsi seule dans cette taverne où le jour il ne vient personne, et qui a des portes de derrière.

CIGOGNE.

Bon! une porte de derrière qui donne sur le lac. — A moins qu'on ne vienne par eau pour t'enlever.

AGNELLE.

Avec cela que c'est difficile d'y arriver, par eau. L'autre soir, quand M. Calvin est venu pour causer avec vous, — vous savez bien que je l'accompagnai et que c'est moi qui ai conduit son bateau.

CIGOGNE.

Ecoutez, ma chère nièce, vous avez la langue la plus intrépide que jamais le ciel en sa miséricorde ait daigné départir à une femme. Ce don de nature qui se rencontre assez communément chez les personnes de votre sexe, la Providence la poussé chez vous jusqu'au miracle; seulement gardez-vous bien de dire à qui que ce soit, — d'abord que vous êtes la filleule de M. Calvin, ensuite que le digne homme vient quelquefois me voir. — Car alors, je me trouverais forcé de vous renvoyer incontinent dans vos montagnes, avec vos vaches et vos moutons.

AGNELLE.

Oh! mon Dieu, mais je ne m'amuse déjà pas tant ici.

CIGOGNE.

Hein!

AGNELLE.

Oui, oui, au village, je dansais le soir sous le

* Cigogne, Agnelle.

Digitized by Google

tilleul de l'église, et j'avais de beaux habits pour m'ajuster le dimanche; tandis qu'à la ville, il n'y a ni tilleul, ni rondes, ni chansons, il n'y a que des édits. — Oh! les édits! — Je veux mettre mon casaquin de velours bleu, — les édits! Je veux laisser passer une pauvre petite boucle de cheveux sous ma coiffe, — les édits! Je veux chanter la complainte du bel Amadis: — Taisez-vous! chantez vos psaumes, récitez votre catéchisme. — Et toujours à cause des édits!

CIGOGNE.

Alors, si la crainte d'être renvoyée à vos plaisirs champêtres n'exerce pas sur votre discrétion une influence suffisante, j'ajouterai que je me verrais dans la dure nécessité de vous livrer à toute la colère de M. Calvin, — et on le dit brutal, le cher homme.

AGNELLE.

Lui!... si celui-là me fait peur!.. Oh! je sais bien, dans le premier moment il s'emporte, il gronde, c'est une vraie tempête... mais ça ne m'effraie guère. — Mon parrain, lui dis-je, à propos vous ne savez pas... l'autre jour, à la taverne, M. Pierre Ameaux a dit qu'en prêchant vous parliez du nez. (Nazillant.) Mes chers frères, que la paix soit avec vous et vos familles. (Elle rit.) Dieu! qu'il vous imitait bien! et j'ai ri! ah! j'ai ri! — Lui, qui m'écoute, rit bientôt plus fort que moi, car il est très bonhomme, et le voilà gai pour toute la journée. Et le soir quand je m'en vais: Agnelle, me dit-il, votre oncle n'a-t-il pas demandé d'établir une petite buvette pour les prisonniers dans le préau de la Tour de l'Ile. Dis lui qu'il aura demain son autorisation. Vous voyez donc bien, mon oncle, qu'il n'est pas trop méchant, ce pauvre parrain!

CIGOGNE, à part.

Comme c'est dressé! (A Agnelle.) Allons! je vois qu'il faut que je passe aux grands moyens d'intimidation. — Mademoiselle, babillez tant qu'il vous plaira chez votre parrain, contez lui des sornettes, faites le rire, moquez-vous de lui, je vous y autorise, — mais ici, pas un mot, bouche close, soyez muette! — Ah! dam, c'est ainsi, et à la première désobéissance, je vous enferme, et vous n'irez plus chez votre parrain; — ce qui signifie, si je ne me trompe, que vous ne verrez plus votre marraine...

AGNELLE.

Ma marraine! ma bonne marraine...

CIGOGNE.

Ah! ah!.. ceci devient sérieux, que vous en semble?

AGNELLE.

Eh bien, Monsieur, c'est bon... c'est bon, on se taira...

CIGOGNE.

A la bonne heure... mais j'entends du bruit... (Il va regarder à la porte.) Une litière!.. Eh! mais, je ne me trompe pas.... c'est.... (Il redescend la scène d'un air contrarié.) Quand on parle des gens... — C'est ta marraine!

AGNELLE.

Ma marraine! je cours à sa rencontre.

CIGOGNE.

Par exemple, si je m'attendais à cette visite là! — Quelle imprudence! — Elle n'aurait qu'à être vue ici, je serais perdu...

SCÈNE III.

AGNELLE, IDELETTE, CIGOGNE.

IDELETTE.

Bonjour, Agnelle, — bonjour, mon ami.

CIGOGNE.

Madame... quel est l'heureux hasard?..

IDELETTE, souriant.

Vous ne m'attendiez pas, je parie?

CIGOGNE.

En effet, Madame, c'est la première fois que vous me faites un semblable honneur.

AGNELLE.

Est-ce que vous venez me chercher, ma marraine?

IDELETTE.

Sans doute, ma fille, et si votre oncle le permet...

CIGOGNE.

Comment donc! Mais Agnelle est toujours à vos ordres. Aujourd'hui d'ailleurs cela se rencontre à merveille. M. Pécolat donne ce soir une grande fête, et je suis un peu son factotum... Ainsi, voilà qui est dit. Vous me renverrez Agnelle demain matin.

(Cigogne inquiet va surveiller la porte.)

AGNELLE.

Demain matin! Et je m'en vais passer tout ce temps là près de vous! Quel bonheur! Ah! tant pis, je cours mettre ma robe neuve... (Elle fait quelques pas et revient.) Ah! mon Dieu, mais c'est qu'elle est bien belle, ma robe neuve... et quand j'irai faire ma révérence à mon parrain.

IDELETTE.

Eh bien, ma fille?

AGNELLE.

Comment!.. et les édits?

IDELETTE.

Qu'est-ce que cela, les édits?

AGNELLE.

Ah! c'est juste, ça ne vous occupe guère, les édits, vous qui ne quittez jamais votre robe noire.... Vous aimez donc bien les robes noires?

IDELETTE, grave et triste.

Ma fille, avant de porter le nom de M. Calvin,

Digitized by Google

je m'appelais Idelette de Bures, et en ce temps-là je perdis quelqu'un qui m'était cher... Depuis ce jour, j'ai aimé les robes noires.

AGNELLE,

Pauvre marraine !.. — Je cours m'habiller... A propos, si vous voulez monter dans ma chambre je vous ferai voir un beau rabat que j'ai brodé pour mon parrain.

IDELETTE.

Et que tu veux lui offrir ?

AGNELLE.

Oui, — parce que dans quelques jours c'est la fête de mon oncle... et je voudrais bien que M. Calvin me permît de danser un peu ce jour-là.

IDELETTE, sourit.

Je me chargerais volontiers de cette grande affaire.... Mais je n'ai pas beaucoup de crédit auprès de M. Calvin.

AGNELLE.

Oh ! pour ça, soyez tranquille... moi j'en ai, du crédit.

IDELETTE.

Va, mon enfant.

AGNELLE.

Je reviens tout de suite, ma marraine. (Elle rentre.)

SCÈNE IV.

CIGOGNE, IDELETTE.

Madame, il faut que je vous parle avec franchise. Il est de la dernière importance que les personnes qui fréquentent cette taverne ignorent mes relations avec M. Calvin... et vous comprenez... en venant ici vous pourriez être reconnue... Songez que le soir cette cour est remplie des ennemis de votre mari.

IDELETTE.

M. Calvin a donc... beaucoup d'ennemis?

CIGOGNE.

Certes! puisque vous êtes sortie ce matin, vous avez pu les entendre vociférer.

IDELETTE.

Oui, en effet, — M. Calvin, quand il m'a quittée avait un visage plus sombre que de coutume.. Donatien l'accompagnait, un pauvre enfant que toute la ville déteste — Donatien, vous savez ; — alors, l'inquiétude s'est emparée de moi.. je n'ai pu résister au désir de voir ce qui se passait et ne sachant quel prétexte alléguer — je me suis fait conduire ici. — C'est vrai... j'ai entendu des cris de mort !

CIGOGNE.

Oh ! mais rassurez-vous,... demain à la pointe du jour une barque que j'attends abordera ici, derrière cette maison, — une barque à double fond, chargée de mousquets et de poudre... Ainsi soyez sans crainte... et dites à M. Calvin que je lui suis dévoué corps et âme.. (A part.) Ça ne peut pas nuire. (Haut.) Mais silence !.. il me semble... oui, l'on approche... Madame !

IDELETTE.

Je me retire.

CIGOGNE.

Et surtout, baissez bien votre voile quand vous sortirez. (Il remonte la scène.)

IDELETTE, à elle-même.

Détesté ! — Et il emporte Donatien dans ce tourbillon de haine.... Pauvre Donatien !

(Elle entre dans la maison.)

SCÈNE V.

SERVET, toujours caché sous la grande robe d'un frère Vaudois, PÉCOLAT, CIGOGNE.

PÉCOLAT.

Cigogne ?

CIGOGNE.

Monseigneur ?

PÉCOLAT.

Il ne vient personne ici, le matin ?

CIGOGNE.

Pas ordinairement. Vos amis ne fréquentent cette taverne que la nuit tombée.

PÉCOLAT.

Donne nous du vin, et pendant que je causerai avec ce frère Vaudois, fais le guet dans la rue, et veille à me prévenir si quelqu'un approche. (Le frère Vaudois et Pécolat s'asseyent à la table placée à gauche.)

CIGOGNE, à part.

Et madame Idelette ! Quel fâcheux contretemps. Pourvu qu'elle songe à bien baisser son voile.

PÉCOLAT.

Eh bien ?

CIGOGNE.

Voilà, Monseigneur, voilà... (Il donne du vin et des gobelets.) A propos, la fête a toujours lieu ce soir ?

PÉCOLAT.

Toujours! Et je veux que ce soit splendide jusqu'à l'insolence. Nous aurons la musique et le ballet. Et Pierre Ameaux, qu'ils viennent de marquer d'infamie, sera le dieu de la fête, et son front, courbé tout à l'heure sous le bâton du bourreau, se relèvera, cette nuit, couronné de myrthe ! — Mais, dites-moi, Cigogne, savez-vous une chose ?

CIGOGNE.

Laquelle, Monseigneur ?

PÉCOLAT.

Le propos pour lequel ils l'ont si odieusement condamné, savez-vous dans quel lieu Pierre Ameaux l'a dit.

Digitized by Google

CIGOGNE.

(A part.) Aï!... (A Pécolat.) Je l'ignore... entièrement.

PÉCOLAT.

Ici même... il y a huit jours, au milieu de vingt de nos amis... Tu étais là, toi, tu nous versais à boire, et ta nièce, attirée par nos éclats de rire — je la vois encore — s'était risquée jusqu'au seuil de la porte.

CIGOGNE.

Nul doute, messire, il y avait là deux espions..

PÉCOLAT.

Hein?..

CIGOGNE.

Assurément, puisqu'il est prouvé qu'aujourd'hui, grâce à la police secrète des Vingt-Cinq, l'on compte à Genève un délateur sur dix citoyens.—Or, vous étiez vingt...

PÉCOLAT.

Assez! (Il secoue tristement la tête.) Cet homme dit vrai, peut-être! — Laisse-nous..

CIGOGNE, à part.

Je l'échappe belle.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE VI.

SERVET, PÉCOLAT.

(Servet abaisse sa cagoule. Sa robe de bure, qu'il ne prend plus soin de fermer, laisse voir un costume riche et sévère.)

PÉCOLAT.

Ça, — Michaël de Villanova, — tu viens de me dire que tu étais poursuivi par messire Calvin, lequel avait juré de te faire pendre; je l'en crois bien capable, mais je me donne au diable pour deviner ce qu'un gentilhomme de ta sorte peut avoir à démêler avec un pédant qui n'entend rien, je suppose, au maniement de l'épée, et dont le talent se borne à griffonner du latin, et à faire rouer vif ceux qui lui déplaisent. Pardieu, tu vas me conter cela.

SERVET.

Vous souvient-il, Messire, de l'aventure où vous faillites perdre la vie, une nuit à Strasbourg, il y a, ma foi, bien dix-huit ans?

PÉCOLAT.

Si je m'en souviens! c'était lors de mon ambassade auprès du roi François Ier, lequel nous avait promis des troupes contre le duc Charles. — J'eus ordre de pousser jusqu'à Strasbourg pour voir le jacobin Bucer. J'étais jeune! je fis connaissance avec une belle fille qu'on disait maîtresse du sénéchal, — et mes affaires prenaient une honnête tournure, lorsqu'un soir, à l'angle de deux rues écartées, je fus assailli par six estaffiers, qui eussent dénoué très sottement mes amours sans un homme, un inconnu, qui se joignit à moi pour faire la partie moins belle à ces bandits. C'était un diable que cet homme-là! En une minute, il ne resta des six sbires que deux écloppés qui fuyaient dans l'ombre. Alors, je me tournai vers mon libérateur. Votre nom, lui dis-je? — Michaël de Villanova, me répondit-il, de Tudelle, en Arragon. — Eh bien! Michaël de Villanova, prends ce poignard où mes noms sont gravés, et si jamais tu as besoin de mon cœur ou de ma vie, rappelle-toi le serment que je fais à cette heure, sur ce poignard, de te défendre comme tu viens de me défendre, de te sauver comme tu viens de me sauver. — Et nous nous séparâmes. — Je te remercie de n'avoir oublié ni mon nom, ni mon serment. (Ils se serrent la main.)

SERVET.

Encore une question, Pécolat.

PÉCOLAT.

Parle, je t'écoute.

SERVET.

As-tu, par hasard, ouï prononcer le nom d'un homme qui fait quelque bruit dans le monde, grâce à la façon toute particulière dont il poursuit de ses satires votre Jean Calvin, natif de Picardie. Cet homme, presque célèbre par ses écrits, a eu l'honneur, tout récemment, d'être enfermé à Vienne, en Dauphiné, sur la dénonciation expresse du sieur Calvin, et je pense qu'il allait payer de sa tête les frais du procès, lorsqu'il eut le talent de sauter par dessus les murailles de sa prison, et de couper court de la sorte à ces chicanes dangereuses.

PÉCOLAT.

Eh! mais... c'est l'histoire de Servet, de Michel Servet, que tu me racontes là! Où donc veux-tu en venir?

SERVET.

A ceci: — que le gentilhomme qui te sauva la vie dans les rues de Strasbourg est le même que l'écrivain téméraire qui vient de sauver la sienne en s'évadant de prison.

(Ils se lèvent tous deux.)

PÉCOLAT *.

Servet!

SERVET.

Aujourd'hui, c'est mon nom, et je n'en ai plus d'autre.

PÉCOLAT.

Quoi! Tu es cet homme dont nous envions tous l'esprit et le savoir, — qu'on dit intrépide, aventureux, et d'une intelligence sans bornes. Tu es ce Michel Servet qui a disputé contre la Sorbonne, contre Zwingle, et dont le nom seul fait pâlir Calvin?— Et tu veux partir, tu me demandes une barque pour traverser le lac, pour t'enfuir, lorsqu'ici, dans Genève, trente familles patriciennes n'attendent qu'un chef et qu'un drapeau!

SERVET.

Oui, je veux partir,—il le faut... J'ai parcouru

* Pécolat, Servet.

Digitized by Google

toute l'Allemagne, toute la Suisse, toute la France, — il me reste l'Italie à fouiller depuis la Lombardie jusqu'aux Calabres, et je vais en Italie. Si je n'y trouve pas ce que je cherche, je ne sais, peut-être traverserai-je les mers.

PÉCOLAT.

Que veux-tu dire? Que cherches-tu de la sorte, dans le monde entier?

SERVET.

Une femme et un enfant.

PÉCOLAT.

Une femme... un enfant?

SERVET.

Ecoute. J'avais vingt ans, à peine. Je me battais, en Allemagne, pour Carlstad et Munzer. Je fus de cette grande bataille de Franckausen où Munzer, le terrible anabaptiste, poussa son dernier cri de guerre. Il fut vaincu. Ses bandes se dispersèrent sur toutes les routes d'Allemagne. Le pays était couvert de familles errantes, poursuivies par l'épée des vainqueurs. Une femme, une jeune fille, veux-je dire, fuyait seule, séparée des siens, mourante de fatigue et d'effroi. Je la pris sous ma garde, et nous errâmes ensemble plusieurs mois, traqués de montagne en montagne. Enfin, nous arrivâmes à Strasbourg où nous parvînmes à nous cacher. Cette pauvre créature, belle et résignée comme une sainte, sans patrie, sans famille, concentra sur moi toutes les sollicitudes de son cœur. Et je l'aimai. Nous nous unîmes selon la foi des anabaptistes, c'est-à-dire sans prêtre et à la face de Dieu. Elle devint ma femme et je lui donnai le nom des de Bures qui est le nom de ma famille, car selon la foi de Munzer, l'échange de deux paroles jurées lie à tout jamais deux âmes et deux cœurs. Elle s'appela donc Idelette de Bures, comtesse de Villanova.

PÉCOLAT.

Mais à cette époque, l'on poursuivait encore avec fureur les vieilles bandes de Munzer.

SERVET.

Oui, frère, — à cette époque on vous découvrait, on s'emparait de vous, on vous jugeait, et l'on vous brûlait, — tout cela entre deux couchers de soleil. — Or, je fus découvert...

PÉCOLAT.

Ciel!

SERVET.

Il fallait fuir, — mais Idelette allait être mère, et je n'eus pas le cœur de lui imposer encore cette part de mes destins. Je partis seul, et pendant des mois, des années, j'errai dans les Ardennes, relancé de solitude en solitude, et sentant sans relâche la meute des rabatteurs qui m'aboyait aux talons. — Un jour je reçus une lettre par un colporteur de la Lorraine. Il y avait ceci : « Un anabaptiste vient d'être brûlé » publiquement à Bâle sous le nom de Michaël » de Villanova ; vous pouvez vivre, si vous pre- » nez un autre nom. » — On terminait par des menaces de mort, si je révélais ce mystère. Je pris le nom de Servet, et je courus à Strasbourg dans l'espoir d'y rencontrer Idelette... — Elle n'y était plus. Je cherche, je demande, je m'informe, plus de traces! — En retrouvant la vie, j'avais perdu ce qui me la faisait aimer.

PÉCOLAT.

Et depuis lors?

SERVET.

Depuis, j'ai épluché une à une toutes les provinces de France et d'Allemagne. Rien, toujours rien. Alors, pour me distraire, pour donner le change aux impatiences désespérées de mon âme, j'ai étudié, j'ai creusé tous les champs de la science, mais avec cet emportement de la douleur qui m'a fait rechercher la lutte autant que la vérité. — Oh! oui, la lutte! — Il me fallait une haine, une victime; j'ai choisi Calvin. Lui et moi, nous ne nous sommes jamais vus, jamais parlé — mais je le hais — je le hais, parce qu'à l'époque des persécutions il était à Strasbourg, et qu'il fut sans doute de mes inquisiteurs. — C'est étrange, je voudrais voir cet homme. — Au moment d'escalader les murs de ma prison, je lui ai écrit que je m'évadais, qu'il me donnât un sauf-conduit, que je viendrais à Genève, et que là, face à face, nous nous mesurerions enfin... Il n'a pas répondu. Si bien qu'au lieu de venir à Genève pour défier cet homme, j'y suis venu pour te demander une barque et les moyens de passer en Italie.

PÉCOLAT.

Insensé! Reste avec nous. Tu veux voir Calvin face à face, dis-tu, eh bien, nous te le montrerons, pardieu! et de près! — A tout prendre, il vaut mieux être révolté que proscrit.

SERVET.

Non! J'ai une idée qui me pousse vers l'Italie.

PÉCOLAT.

Toujours cette femme! — Et si elle n'est plus qu'un vain fantôme qui habite encore tes rêves, si elle est morte...

SERVET.

Morte!... (Avec la superstition de la douleur.) C'est impossible... A l'heure où elle eût cessé de vivre, une voix aurait pleuré dans les ténèbres, et mon cœur se serait brisé... Elle est vivante!

SCÈNE VII.

PÉCOLAT, SERVET, AGNELLE, IDELETTE.

AGNELLE, en dedans de la maison.

Mon oncle, mon oncle. (Elle ouvre la porte.) Où donc a passé mon oncle?

PÉCOLAT, allant à Agnelle.

Il est sans doute ici près, dans la rue.

AGNELLE.

Merci, monsieur Pécolat! (A Idelette qui sort de la maison.) Madame! Votre voile! (Elle ouvre

Digitized by Google

la porte de la rue.) Mon oncle, faites avancer la litière....

(Idelette et Agnelle s'éloignent et disparaissent.)

SCÈNE VIII.

PÉCOLAT, SERVET.

SERVET, qui a suivi Idelette des yeux.

Pécolat, as-tu regardé cette femme avant qu'elle eut baissé son voile ?

PÉCOLAT.

Non seulement je l'ai regardée, mais je l'ai reconnue, et il faudra que M. Cigogne me dise...

SERVET.

Son nom ? Quel est son nom ?

PÉCOLAT.

Elle porte le nom de son illustre époux, — Calvin.

SERVET.

Calvin !

PÉCOLAT.

Une sainte personne, à ce qu'ils disent.

SERVET.

Calvin !

PÉCOLAT.

Eh bien ! Qu'y a-t-il ? Pourquoi ces traits bouleversés ?

SERVET.

Il y a que je ne pars plus ; il y a que je suis des vôtres, entends-tu, des vôtres, et que mon glaive, et que ma parole, et que toute mon âme est à vous.

PÉCOLAT.

Quoi ! Tu restes !

SERVET.

Je reste, et il y aura du sang.... — car cette femme....

PÉCOLAT.

Cette femme !....

SERVET.

Cette femme... c'est Idelette de Bures ! !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Troisième Tableau.

L'ARRESTATION.

Chez Calvin. Chambre principale de sa demeure. Cheminée à gauche. Entre la cheminée et le fond, une petite porte conduisant au cabinet de travail de Calvin. En face, à peu près sur le premier plan, une autre porte recouverte d'une tapisserie en cuir de Flandres. Cette porte conduit chez Idelette. Au fond, grande porte à deux battants. Table à gauche, un peu en arrière de la cheminée. Tout ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE.

IDELETTE, DONATIEN.

DONATIEN.

A son retour, il vous a fait appeler. On lui a répondu que vous étiez sortie dans votre litière, et vous étiez fait conduire chez Cigogne. Il en a paru contrarié.

IDELETTE, assise près de la table.

Où est-il ?

DONATIEN.

Là, dans son cabinet, où il travaille depuis une heure sans que je l'aie entendu remuer; peut-être n'y est-il plus, car il peut aller de son cabinet au jardin, et de là sortir dans la rue du Perron. Mais je n'ose y aller voir.

IDELETTE, se levant.

Il y a eu du bruit dans la ville ?

DONATIEN.

Oh ! mon Dieu ! peu de chose... quelques mutineries.

IDELETTE *.

Il y a eu des cris, vous dis-je, des cris de mort.

DONATIEN.

Oh ! ne craignez rien, Madame, nous attendons des armes que nous envoie M. le bailli de Lauzanne, et d'ailleurs le Dieu qui guide mon maître...

IDELETTE.

Hé ! je m'embarrasse bien de ton maître !

DONATIEN, avec inquiétude.

Madame, de grâce...

IDELETTE.

C'est que je suis sortie, vois-tu bien; j'ai voulu tout voir, tout entendre, et Dieu me garde ! Mais si cette foule qui remplissait les rues avait eu des armes, si au milieu de ces furieux et sous l'éclair de leurs épées, j'avais vu un enfant se débattre, et que dans cet enfant, je t'eusse reconnu, toi ! Donatien, — je me serais élancée de ma litière, j'aurais couru, je t'aurais entouré de mes bras, et j'aurais dit épargnez le fils, ou avant, tuez la mère !

* Donatien, Idelette.

Digitized by Google

DONATIEN.

Silence ! ô silence ! — on pourrait vous entendre.

IDELETTE, s'asseyant dans le fauteuil à droite.

Hélas ! je suis une créature lâche et égoïste. Ce secret enseveli dans le deuil de mon cœur, et dans l'ombre attristée du passé, pourquoi l'ai-je laissé monter jusqu'à mes lèvres ? Pourquoi t'ai-je dit ce que Dieu seul et moi nous savions ! Tu serais parti, tu te serais éloigné de cette maison funeste...

DONATIEN.

Ma mère, ne parlez pas ainsi, — ne regrettez pas la sainte révélation que vous me fîtes le jour où je voulus quitter cette demeure. Je ne savais rien alors de ma naissance, sinon que des voyageurs pour la foi, qui passaient à Strasbourg, s'étant présentés à M. Calvin, lui demandèrent l'hospitalité pour une nuit, et disparurent le lendemain en abandonnant sur le seuil de leur hôte un enfant que M. Calvin, cédant à vos prières, recueillit et éleva... Cet enfant, c'était moi. Hélas ! j'ignorais la vérité cachée sous cette ruse sublime, j'appelais de tous mes vœux le jour où, mûr pour le travail, je pourrais enfin secouer ce fardeau de la charité.....

IDELETTE.

Oui, et tu voulus partir, tu voulais t'en aller au loin gagner ce pain qu'ici tu recevais à regret... Ingrat ! tu ne comprenais rien à mes larmes, tu ne devinais pas le sens divin de mon amour... Il fallut tout te dire, et que tu étais le fils de Villanova, le martyr, et comment pour te posséder auprès de moi, pour te réchauffer de ma tendresse, pour veiller sur tes jours, j'avais réussi à le tromper, lui, le scrutateur des consciences, lui dont le regard pénètre au plus profond des cœurs...

DONATIEN.

Plus bas... plus bas, ma mère, n'oubliez pas qu'il est là... — Oh oui, je restai, et à ce cri, — je suis ta mère ! — je sentis que tout mon être s'était transfiguré... Plus de fierté, plus d'orgueil ; je me courbai avec joie sous la main d'un maître inflexible ; je devins humble, résigné, et moi qui méditais la fuite, je n'eus plus qu'un souci, celui de conserver une place, quelque chèrement payée, quelque petite fûtelle, au foyer de M. Calvin... — On m'appelle son serviteur, son valet, son esclave ! — Oui, je veux l'être, — car si je lui obéis à ce seigneur absolu, c'est pour pouvoir quelquefois, comme à cette heure, lorsque les portes sont bien closes, lorsque personne que Dieu ne peut nous entendre, m'agenouiller et vous dire : — Ma mère, bénissez-moi !

IDELETTE, le serrant dans ses bras.

Donatien !... — Mais silence ! j'ai entendu des pas !

DONATIEN.

C'est lui !... — La porte s'ouvre, le voici !

SCÈNE II.

CALVIN, DONATIEN, IDELETTE, assise.

CALVIN. Il est très pâle, et marche avec peine. Il s'avance sans voir Idelette jusque sur le devant de la scène. A lui-même :

La liberté ! voilà leur cri. — La liberté... chose monstrueuse et impie. Est-ce que le loup qui hurle dans les ténèbres a le pouvoir de rugir comme un lion ? Le passereau a-t-il la liberté de suivre l'aigle au plus profond des cieux ? La liberté ! parole inique et dérisoire... (Il s'assied et pousse un cri de douleur). Je souffre... je suis brisé ! (A Donatien). — Vois-tu, Donatien, plus j'y pense et plus je vois que cet instinct de liberté fut soufflé au cœur de l'homme par le démon. Qu'est-ce que la liberté ? Une révolte du faible contre le puissant, une usurpation du maudit sur le domaine du juste... Or, qui a fait les justes et les forts, si ce n'est Dieu. D'où il faut conclure que toute révolte contre l'ordre établi, est une révolte contre Dieu. — Ainsi donc, j'écraserai les Libertins. — Donatien ?

DONATIEN *.

Monseigneur ?

CALVIN.

Relisez-moi, je vous prie, la dernière lettre de Mme Renée de France, notre bien-aimée duchesse de Ferrare. (Apercevant Idelette.) C'est vous, Madame ? Il est étrange que vous ne manquiez jamais, les jours où l'on m'insulte publiquement, d'avoir à sortir par les rues.

IDELETTE, froidement.

Peut-être cela se rencontre-t-il ainsi parce qu'on vous insulte tous les jours.

CALVIN.

Vous dites vrai, Madame, et mes ennemis répondront devant Dieu des flots de haine qu'ils amassent dans mon cœur. — Lisez, Donatien.

DONATIEN, lisant.

« Monsieur Calvin, — je n'ai pas oublié ce que
» vous m'avez écrit que David a haï les enne-
» mis de Dieu de haine mortelle, et je n'en-
» tends point contrevenir ni déroger en rien à
» cela ; car quand je saurais que le feu roi mon
» père, et la reine défunte, et monsieur mon
» mari et tous mes enfants seraient réprouvés
» de Dieu, je les voudrais haïr de haine mor-
» telle et leur désirer l'enfer. »

CALVIN.

Vous l'entendez, Idelette, les ennemis de Dieu sont haïssables ; il faut détester jusqu'à leur mémoire.

IDELETTE.

Je n'en sais pas si long que Mme Renée de France. Moi, je ne suis qu'une pauvre femme, et je dis : paix à ceux qui dorment dans le tombeau.

* Donatien, Calvin, Idelette.

Digitized by Google

DONATIEN.

Mme la duchesse termine en vous demandant ce qu'elle doit répondre à M. le duc de Guise, son gendre, qui accuse la doctrine nouvelle de pousser à la licence des esprits et à la révolte des peuples.

CALVIN, se levant.

M. de Guise en a menti! Donatien, vous connaissez là-dessus mes idées, vous préparerez ma réponse à la duchesse de Ferrare. Ceci est grave. Je ne suis point venu apporter l'affranchissement, mais l'ordre par l'autorité. Dites lui bien que les rois et les princes peuvent soutenir ma cause sans péril. Il importe qu'on le sache. D'ailleurs, s'ils veulent une garantie, je la leur donnerai. L'on verra bientôt comment j'étouffe les révoltes. (A lui-même.) Genève est le piédestal d'où je veux me dresser et me montrer au monde. Je prendrai garde que ce piédestal ne remue pas trop sous mes pieds. (Il s'approche d'Idelette et lui parle de manière à n'être pas entendu de Donatien.) Toujours des habits de deuil? Voilà seize ans, Madame, que vous me faites cette injure, à moi vivant, de pleurer un mort, et femme remariée, de porter le voile des veuves. Quand cela finira-t-il?

IDELETTE.

Je suis votre femme en vertu des lois humaines, et les lois humaines sont de ce monde qui a le tombeau pour limites. Mais entre Michaël et moi, Dieu seul fut témoin, Dieu seul fut attesté, et ce qu'a lié l'Eternel, la mort ne le délie point.

CALVIN, à lui-même.

Elle ignore que celui qu'elle pleure est ressuscité sous l'infâme nom de Servet... Servet! (A Donatien.) Donatien, j'ai une lettre à vous dicter.

IDELETTE.

Je me retire, Monsieur.

CALVIN.

Au contraire, Madame, demeurez. Vous, Donatien, écrivez « A M. Farel, pasteur de l'église de » Neuchâtel :— Mon très cher frère et ami, vous » m'obligerez de me faire savoir si le sieur Ser- » vet, lequel s'est malheureusement échappé » des prisons de Vienne où il était retenu pour » ses blasphèmes et ses hérésies, ne s'est point » sauvé sur les terres de Messieurs de Berne. » (A Idelette.) Vous êtes allée, ce matin, chez Cigogne?

IDELETTE.

Oui, pour chercher Agnelle que j'ai ramenée et qui est dans ma chambre où elle attend votre bon plaisir.

CALVIN, allant prendre une chaise placée au fond.

Tout à l'heure.

DONATIEN, répétant.

De messieurs de Berne...

CALVIN, s'asseyant non loin d'Idelette.

« J'ai à Genève de bons batteurs d'estrade, fins » limiers, habiles à flairer une piste et à traquer le » loup. » (A Idelette.) Je vous prie, Madame, de ne vous plus risquer à l'avenir chez ce Cigogne, — un honnête homme, mais qui tient cabaret et reçoit beaucoup de gens dont vous pourriez être reconnue. (A Donatien.) « Si le Servet se hasarde » en notre ville, il ne tardera pas être découvert, » et alors Dieu le protège. » (A Idelette.) — Vous avez sans doute entendu parler de ce mécréant?

IDELETTE.

Je sais qu'il écrit contre vous et qu'il a une grande célébrité.

CALVIN, à Donatien.

« Il m'écrivit, ces temps derniers, et eut l'ar- » rogance de m'informer qu'il sortirait de son » cachot, et qu'étant libre, il viendrait à Ge- » nève, si je lui donnais un sauf-conduit, et » qu'alors il discuterait publiquement contre » moi... Mais ajoutez que je n'ai point répondu » parce que je ne veux point engager ma pa- » role. (Avec force.) Car s'il vient à Genève, ce » serviteur du démon, et si mon autorité est » considérée, je l'ai juré, il n'en sortira pas » vivant. »

IDELETTE, se levant.

Un supplice! Prenez garde, Monsieur, il y a déjà bien des taches de sang sur les registres de la ville.

CALVIN.

Ce n'est pas moi qui frappe; c'est Dieu. Je suis le glaive, il est la main. (A Donatien) Donnez, que je signe. (Donatien lui présente la missive, il y jette les yeux.) Rappelez-vous, Donatien, que lorsque je dicte et que j'appuie de préférence sur certains mots, il convient de les souligner à l'encre rouge. Cela se voit mieux. Il fallait tirer une barre écarlate sous ces mots : *Il n'en sortira pas vivant.* (Il se lève et se dirige vers la table où il plie la lettre après l'avoir signée.)

DONATIEN, bas à IDELETTE.

Je n'en ai pas eu le courage.

IDELETTE, lui tendant la main.

Merci, Donatien!

CALVIN, à part à DONATIEN.

Tu vas aller chez Cigogne, et lui remettras cette lettre. Il a des messagers fidèles. Aie soin, en outre, de lui demander si ce n'est point demain que doit arriver l'esquif que j'attends, et à quelle heure il faut que je me rende chez lui pour veiller au débarquement. Va, et rapporte-moi sa réponse. (Donatien s'éloigne.) Vous, Madame, rentrez, et dites à notre filleule qu'elle peut venir. J'ai suffisamment travaillé.

(Idelette sort lentement par la porte de droite.)

SCÈNE III.

CALVIN seul. (Il suit Idelette des yeux.)

Cœur indompté! âme rebelle que j'ai brisée et que je n'ai pu soumettre! J'ai senti je ne sais quelle froide volupté à dicter cette lettre en sa présence. (Avec une explosion soudaine.) Car en-

Digitized by Google

fin, pourquoi me hait-elle, cette femme ? Fille d'une secte maudite, unie par des liens impurs à un anabaptiste, sa vie était menacée sur terre, son âme était condamnée dans le ciel; j'ai voulu sauver sa vie et son âme, je l'ai épousée. Vaine miséricorde! cet homme qu'elle croit mort a survécu dans son âme, et toujours entre elle et moi vient se placer Michaël. Michaël! — En vérité, un poète l'a dit: Dieu frappe de folie celui qu'il veut perdre — Cet homme, lui aussi, je l'ai sauvé.. — Grâce à moi il renaissait à une vie nouvelle, il pouvait se réfugier, tranquille, exempt d'alarmes, dans l'ombre d'un nom inconnu, — eh! mon Dieu, le bonheur c'est l'oubli. — Non! il a fallu que le ciel soufflât dans le cœur de Servet une haine insensée contre moi! — Contre moi! Hé! qu'il accomplisse sa destinée. Je ne cherchais pas la guerre, il m'y a poussé. C'est bien. Malheur au vaincu. — Oui, mais il s'est échappé de Vienne, et j'ai perdu sa piste. (Il se rassied.)

SCÈNE IV.

CALVIN, AGNELLE.

AGNELLE, faisant plusieurs révérences.

Bonjour, mon parrain.

CALVIN.

Ah! c'est toi, petite.

AGNELLE, nouvelle révérence.

Oui, mon parrain.

CALVIN.

Voilà longtemps que je ne t'ai vue, Agnelle... — Vas-tu régulièrement aux prières qui se disent le soir au temple de Longemalle ?

AGNELLE, prenant un tabouret et s'asseyant à côté de Calvin.

Tous les jours à quatre heures, — oui, mon parrain. Et j'étudie bien mon catéchisme, ce beau catéchisme que vous avez composé vous-même. J'ai appris ce matin le chapitre *du pardon des injures*. Ah! les belles choses que vous dites là dessus! — « Tendez la main à vos ennemis; et à celui qui vous injurie, dites: mon frère, je vous pardonne. »

CALVIN, brusquement.

Agnelle.

AGNELLE, se levant.

Mon parrain ?

CALVIN.

Il me semble que voilà une robe un peu bien pimpante. Ces étoffes ne sont pas modestes.

AGNELLE.

Quelles étoffes ?.. — tout ça? — fi donc! mais c'est très commun. Voyez plutôt. Et puis si vous saviez comme on travaille aujourd'hui.. il n'y a plus de vilaines étoffes, mais plus du tout. Celles-ci sont les plus laides que j'aie trouvées.

CALVIN.

Ah! vraiment, les plus laides! C'est bon à savoir.

AGNELLE.

Oh! mon parrain, n'allez pas faire un édit contre les marchands! — ces pauvres marchands. — Vous ne savez pas, mon parrain, j'ai pensé à vous, — car je pense toujours à vous quand je ne vous vois pas.... et je vous ai brodé un rabat. Voulez-vous me permettre de vous l'offrir ? (Elle tire le rabat de sa poche et le lui présente.)

CALVIN.

Hum!.. — cela est beau assurément, — Mais ce sont des œuvres de frivolité... et vous m'y paraissez bien habile.

AGNELLE, avec aplomb.

Monsieur, je m'occupe de ces ouvrages aux heures où je récite mes psaumes de mémoire. Cela m'empêche d'être distraite... Je suis sûre qu'il doit bien faire à l'air de votre visage... — Oh! je vous en prie, laissez moi vous l'ajuster.

CALVIN.

Y penses-tu! Voilà bien ma folle!

AGNELLE.

Si j'y pense! Levez le menton, là, tournez un peu. Ah! mais, j'ose dire qu'il vous sied! Comme vous voilà beau! Je gage bien que M. le premier syndic n'en a pas un pareil. (A part.) Tiens! il se laisse faire... si je me risquais!... (Avec quelque effort pour retrouver sa langue.) Mon parrain.. je... Certes! il n'en sera que ce que vous voudrez... mais enfin, vous comprenez.. ce pauvre oncle — il sera si content, n'est-ce pas ?

CALVIN.

Hein? Quel amphigouri est-ce là ? — Voyons, explique-toi.

AGNELLE.

Que je m'explique ?.. c'est que.. — Ah! Eh bien! tant pis; je vais vous dire. C'est après-demain la fête de monsieur mon oncle, et je voudrais inviter toutes mes amies du quartier de Rive — j'ai beaucoup d'amies — de sorte que.. que nous danserions un peu..

CALVIN.

Qu'entends-je!

AGNELLE.

Oh! rien qu'un peu.. sans musique — et entre nous — point de cavaliers!

CALVIN.

Perdez-vous la tête!

AGNELLE.

Oui, oui, je sais bien.. les édits! — Mais tout sera fini avant le couvre-feu...

CALVIN.

Agnelle!

AGNELLE.

Oh! mon parrain, je vous aimerais tant! Nous ne danserons que des gigues, avec le menuet de la Chasse aux Merles, — des figurées très con-

Digitized by Google

venables. — Ah! si c'était la danse des Six Visages, je ne dis pas... On s'embrasse à la fin.

CALVIN, courroucé.

Taisez-vous !

AGNELLE.

Mon par...

CALVIN.

Taisez-vous!!

AGNELLE, effrayée.

Je me tais... je ne dis plus rien.

CALVIN.

Retirez-vous.

AGNELLE, à part.

Hou!.. qu'il est laid. (Elle fait quelques pas pour s'éloigner, puis s'arrête et paraît réfléchir.)

CALVIN.

Je vous ai dit de vous retirer.

AGNELLE.

J'obéis, mon parrain, j'obéis. (A elle-même.) Ah! si j'avais quelque bonne histoire à lui raconter.

CALVIN.

Encore là! faut-il que je me lève?

AGNELLE, à part et faisant le tour du fauteuil.

Oh! mais, j'y songe.. Tout à l'heure, en sortant de l'hôtellerie... j'ai entendu.. (Se rapprochant de Calvin) Je m'en vais, Monsieur, et je vous fais bien ma révérence. — J'avais toutes sortes de choses à vous dire, mais... vous êtes trop méchant, et cela m'intimide pour causer. (Elle s'éloigne de nouveau.)

CALVIN.

Qu'y a-t-il? que sais-tu donc?

AGNELLE.

Moi, — je ne sais rien... je m'en vais.

CALVIN.

Mais si, — tu disais que tu savais quelque chose.

AGNELLE.

J'ai dit cela! — c'est possible... Mais puisque vous ordonnez que je m'en aille.. (Elle fait encore quelques pas.)

CALVIN.

Agnelle!..

AGNELLE, riant.

Ah! pour sûr, celle-là vous aurait fait rire!

CALVIN.

Bah! je n'en crois rien.

AGNELLE, se retournant.

Hein?

CALVIN.

Peuh! je dis qu'il faudrait voir... je ne suis guère en train de rire aujourd'hui.

AGNELLE.

Ah! vous me mettez au défi!

CALVIN.

Vraiment oui, et je gage bien...

AGNELLE, se rapprochant tout à fait.

Ah! c'est une gageure! eh bien! si vous riez, vous aurez perdu... et vous me permettrez de danser?

CALVIN.

Oh! oh! il faudrait que l'histoire fût bien gaie.

AGNELLE.

J'ai gagné! — Écoutez bien. (Elle s'accoude sur le dossier du fauteuil de Calvin.) — Voilà donc que je m'en venais avec ma marraine, lorsque, au détour de la rue, je m'aperçus que j'avais oublié le rabat que je voulais vous offrir.

CALVIN.

Tête sans cervelle!

AGNELLE.

Je retourne tout courant pour le chercher. Mais, en traversant la cour — vous savez, la petite cour où il y a une feuillée...

CALVIN.

Après.

AGNELLE.

Eh bien! comme je passais derrière la tonnelle, j'entendis deux hommes qui parlaient vivement, à voix basse. — Ils prononçaient votre nom.

CALVIN.

Mon nom!

AGNELLE.

L'un disait à l'autre: Il ne me connaît pas, il ne m'a jamais vu, et d'ailleurs, je garderai mes habits de frère Vaudois, et sous ce déguisement.. Mais l'autre lui disait toujours: Crois-moi, n'y va pas. A quoi bon....et puis ceci et puis cela. Mais l'autre s'obstinait et jurait qu'il voulait vous voir et que vous ne pourriez le reconnaître. — Je crois bien, si vous ne l'avez jamais vu!

CALVIN.

Et... s'appelaient-ils entre eux par leur nom?

AGNELLE.

Pardi oui! L'un, je le connais bien, c'est M. Pécolat.

CALVIN.

C'est celui-là qui veut venir me voir déguisé?

AGNELLE.

Mais non, c'est l'autre... Attendez, comment M. Pécolat l'appelait-il? Mon bon... mon bon... Michaël.

CALVIN, se levant.

Michaël!

AGNELLE.

Oh! mais il le nommait encore autrement.... Quel nom disait-il donc? Ser.... Ser.... Ah! — Mon bon Servet!

CALVIN, formidable.

Servet! Il a dit Servet!!

AGNELLE, effrayée.

Ah!... Mais y songez-vous, de crier ainsi.

CALVIN, lui secouant le bras.

Il l'appelait Servet... Et tu dis que Servet veut

Digitized by Google

venir me voir déguisé.... sous les habits de.... Mais parle donc ! Sous quels habits viendra-t-il ?

AGNELLE, tremblante.

D'un... d'un frère Vaudois.

CALVIN.

Après... après !

AGNELLE, prête à pleurer.

Eh bien ! c'est tout. Qu'est-ce que vous voulez que je sache de plus... Ma marraine m'attendait et je me suis sauvée. Alors je me suis dit : Il viendra un frère Vaudois, qui ne sera pas un frère Vaudois, et il se croira bien caché, et M. Calvin pourra s'en amuser tout à son aise.... et moi, je pensais que cela vous ferait rire....

CALVIN, riant.

Je ris ! — Tu vois bien que je ris... Je vais sortir.

AGNELLE, à part.

Je suis toute tremblante. Ah ! mon Dieu ! qu'ai-je donc fait ?

CALVIN.

As-tu parlé de cela à ma femme ?

AGNELLE.

Ma marraine n'aime pas les histoires.

CALVIN, ouvrant la porte du fond.

Pierre ! Eh ! holà ! Pierre ! (Un domestique paraît.) Mon manteau ? — Je sors par la porte du jardin. Durant mon absence, vous laisserez entrer tout le monde ; mais je vous défends de laisser sortir personne. — Allez ! (A Agnelle.) Pas un mot de tout ceci à votre marraine. Silence, ou vous ne danserez pas !

(Il sort par la porte de son cabinet. Pierre sort par le fond.)

SCÈNE V.

AGNELLE, puis SERVET.

AGNELLE.

Vous ne danserez pas... — Oh ! je n'ai plus guère envie de danser. Il a ri, mais j'aurais mieux aimé qu'il se fâchât. Il m'eût fait moins peur. (Tout en remettant les meubles à leur place.) Pas un mot de tout ceci à votre marraine. Qu'est-ce donc ? Qu'est-ce donc ? Oh ! bien sûr que je ne parlerai pas, car je crains bien d'avoir trop parlé. C'est fini, je ne conterai plus d'histoire.

SERVET, paraissant.

Ma chère enfant...

AGNELLE.

Ah ! — Oh ! ciel ! (A part.) C'est lui !

SERVET.

Pardon, mais je n'ai rencontré personne en cette demeure à qui m'adresser.

AGNELLE.

Maître Pierre est sans doute au jardin.

SERVET.

Qu'est-ce que maître Pierre ?

AGNELLE.

C'est le domestique du logis.

SERVET.

Et monsieur Calvin, où est-il ?

AGNELLE.

M. Calvin vient de sortir.

SERVET.

Ah ! il vient de sortir. Vous en êtes sûre ?

AGNELLE.

Comment ! si j'en suis sûre ? (A part.) Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

SERVET.

Dites-moi... Ne pourrais-je alors parler à Mme Idelette.

AGNELLE.

Mme Idelette ? La femme de monsieur le pasteur... Je cours la prévenir. — Ah ! — La voici !

SCÈNE VI.

SERVET, AGNELLE, IDELETTE.

IDELETTE.

Quel est cet homme ?

AGNELLE.

C'est un mendiant... Non, un frère Vaudois qui demande à vous voir, à vous parler...

IDELETTE.

Laissez-nous, mon enfant.

(Agnelle sort par le fond.)

SCÈNE VII.

SERVET, IDELETTE.

IDELETTE.

Parlez, mon frère...

SERVET, rejetant son capuchon.

Epouse de Villanova ! Me reconnais-tu ?

IDELETTE, poussant un cri.

Ah !

SERVET.

Idelette !

IDELETTE.

Michaël !!

SERVET.

C'est moi !

IDELETTE.

Toi !... toi, Michaël... Oh ! mon Dieu, mais non... C'est impossible, — vision, spectre ! — Ah !... Michaël !! (Elle tombe dans ses bras.)

SERVET.

O mon Dieu !

Digitized by Google

IDELETTE *, s'arrachant de ses bras.

Attends! (Elle court à la porte du cabinet de Calvin, l'ouvre et regarde.

Sorti!.. Dieu soit loué! — sorti! — (Se retournant vers Servet.) Michaël!

SERVET.

Ne crains rien, Calvin n'a jamais vu mes traits, et pour lui je ne serai qu'un mendiant, un frère, un voyageur pour la foi. Ne crains rien, te dis-je, et parle-moi sans crainte. Calvin était à Strasbourg, n'est-ce pas? il t'a fait croire à ma mort, il t'a ménacée, il t'a effrayée, n'est-ce pas? et tu étais seule, sans appui, sans un bras pour te défendre, sans un cœur pour t'aimer... Oh! je te pardonne, je te pardonne! entends-tu bien, je te pardonne! —

IDELETTE, un peu égarée.

Oh! parle... que je t'entende... Approche... là, tout près de moi...

SERVET.

N'est-ce pas? je dis bien, c'est ainsi que tout cela s'est passé!

IDELETTE.

En effet... il vint à moi, il me dit que le lendemain je serais livrée aux juges qui envoyaient à la mort les disciples de Munzer. Je lui dis: Faites-moi mourir, mais je ne puis être votre femme, puisque M. de Villanova est mon époux. Il m'injuria. Je ne sais ce qu'il me dit: que je n'étais pas votre femme, que nous étions des maudits, que nous outragions le ciel — (d'un accent plus lucide) et, tout-à-coup, il m'apprit que tu étais mort; il me montra des lettres, des registres, je ne sais pas! — Mort, mort du dernier supplice, — sur un bûcher, — à Bâle! — Mort! et j'étais mère, entends-tu cela, Michaël, j'étais mère et mon enfant n'avait plus que moi. Alors je voulus vivre, vivre à tout prix, au prix de mon cœur en deuil, au prix de ma croyance abjurée... — Je l'épousai... — seulement je ne lui dis pas que j'avais un fils, il me l'aurait peut-être enlevé.

SERVET, lui montrant un papier.

Ouvre cette lettre et lis la.

IDELETTE, lisant.

« Un anabaptiste vient d'être brûlé publi-
» quement à Bâle, sous le nom de Michaël,
» comte de Villanova. Vous pouvez vivre si vous
» prenez un autre nom. Mais au premier mot
» de votre bouche pour révéler ce mystère,
» vous mourrez. » Ciel! mais alors, il a donc menti?

SERVET.

Qui donc a menti? Quelle est cette écriture? Tu la connais?

IDELETTE.

Oui, je la connais. C'est l'écriture de Calvin.

SERVET.

Calvin! — à la bonne heure. Eh bien, mes pressentiments ne me trompaient pas. Ah! c'est son écriture. Depuis ce matin, je m'en doutais! — Pardieu, c'est bien cela, je le gênais, il m'a rayé du monde. (A Idelette qui paraît plongée dans une morne stupeur.) Ecoutez-moi, Idelette. Les serments échangés par nous à la face du ciel, de vivre l'un pour l'autre, comme deux époux fidèles, sont-ils demeurés vivants et inviolés dans votre âme?

IDELETTE.

Nous nous sommes agenouillés sous le ciel ouvert, et là, tous deux en face de notre Dieu, vous m'avez dit: — Je vous prends pour femme. — et moi, j'ai répondu: — Je vous accepte pour maître et pour époux.

SERVET.

Et il est arrivé qu'un homme est venu et vous a dit: — Celui que vous aimiez est mort, et disant cela, il mentait volontairement et lâchement. Idelette, êtes-vous la femme de cet homme?

IDELETTE.

Michaël, jetez les yeux sur moi et voyez mes habits de deuil. Ils vous disent assez que vous croyant hors de ce monde, je m'étais fiancée à la tristesse et à la mort. Mon cœur t'avait suivi dans la tombe, et ce que le trépas n'a pu rompre, la vie ne le dénouera pas!

SERVET.

C'est bien. — Plus qu'un mot. Tu me l'as dit, n'est-ce pas? tu étais mère et tu as voulu vivre pour ton enfant. — Oh! s'il existe, si je pouvais le voir!..

IDELETTE.

Il existe...

SERVET.

Il serait vrai!

IDELETTE.

Tu le verras. Il est ici, il a grandi sous mes yeux, et pour cela j'ai trompé Calvin qui croit, en le souffrant près de lui, n'élever que l'enfant abandonné d'une famille vaudoise...

SERVET, avec emportement.

Lui, notre enfant!.. chez Calvin!

IDELETTE.

Silence!.. je te dirai tout plus tard, hors de cette maison.

SERVET.

Écoute alors, voici une clé. C'est la clé d'une porte qui ouvre dans le parc de l'ancien palais des ducs. Au bout de ce jardin, il y a une porte basse, à clous de bronze, que cette même clé peut ouvrir, et qui conduit dans des appartements somptueux. Ce sont ceux d'un homme dont la vie, dont le sang, dont l'âme et le bras me sont dévoués. C'est un des premiers de la ville, c'est Pécolat.

IDELETTE.

Pécolat, l'ennemi de Calvin!

SERVET.

Oui, Pécolat, et le jour où le toscin sonnera dans Genève, le jour où dans les rues, sur les

* Idelette, Servet.

Digitized by Google

places, partout, des milliers de voix crieront : Mort à Calvin! — Ce jour-là, échappe-toi avec ton fils, pénètre chez mon frère, et dis-lui : Je suis Idelette de Pures, comtesse de Villanova.

IDELETTE.

Monseigneur, je le ferai.

SERVET.

Et maintenant, adieu.

IDELETTE.

Au revoir, Michaël.

(Ils remontent la scène, la porte s'ouvre. Calvin paraît.)

SCÈNE VIII.

IDELETTE, CALVIN, SERVET.

(Calvin descend la scène les yeux fixés sur Servet.)

CALVIN.

Que le voyageur pour la sainte doctrine soit le bien-venu dans cette maison. Venez-vous de bien loin, mon frère?

IDELETTE.

Monsieur, c'est un pauvre homme qui a vu la lumière, et qui parcourt les églises réformées pour se réjouir du spectacle de la foi. Je lui ai donné de quoi continuer sa route, et il peut se retirer. Allez, mon frère, je prierai Dieu pour vous.

CALVIN.

Demeurez. J'ai soif de connaître les triomphes de l'église de vérité, — et vous nous apportez sans doute de bonnes nouvelles?

SERVET, s'incline.

Messire...

CALVIN.

Moi, mon frère, j'ai le cœur contristé, car les âmes ici sont chancelantes et de peu de foi! Hélas! Dieu m'a choisi, mais je suis faible et je porte mal mon fardeau. Ajoutez que j'ai de par le monde un ennemi qui me cause bien des tristesses..... C'est un homme bien infâme que ce Servet!

SERVET, légèrement railleur.

Servet! ne dit-on pas qu'il s'est échappé des prisons de Vienne?

CALVIN, très bonhomme.

Hélas, oui! Et l'on ignore où il se cache.

IDELETTE.

Monsieur... je suis un peu souffrante. Faites-moi la grâce de renvoyer cet étranger, — un pauvre homme, très simple, comme vous voyez, et qui, j'en suis sûre, ne connaît guère plus ce Servet que je ne le connais moi-même.

CALVIN.

Vous le connaissez, Madame.

IDELETTE.

Moi! je connais Servet?

CALVIN.

Servet n'est autre qu'un homme que nous avions cru mort...

IDELETTE.

Que dit-il?

SERVET, à part.

O ciel! pourvu qu'elle ne se trahisse pas!

CALVIN, ponctuant chaque lettre.

Et qui s'appelait jadis Michaël de Villanova.

IDELETTE.

Michaël!! (Elle va pour se précipiter vers Servet, mais Calvin l'arrête.)

CALVIN.

Laissez donc, Madame, que je dise à ce pieux voyageur combien ce Michaël de Villanova, ou bien ce Servet, puisque tel est le nom qu'il a pris, mérite la colère de Dieu et des hommes...

IDELETTE.

Michaël ne peut vous entendre... Michaël ne peut vous répondre... Michaël ne vous répondra pas... Non, il ne vous répondra pas!

SERVET, cherchant à se contenir.

Michaël ou.. Servet n'est pas là pour se défendre, et pourtant, si je suis bien informé, il aurait offert de vous répondre dans une rencontre publique, et n'attendait pour cela qu'un sauf-conduit de votre main.

CALVIN.

Un sauf-conduit? Et pourquoi cela, un sauf-conduit? Il n'est donc pas assez fort de la bonté de sa cause? Il a donc peur de succomber? Eh quoi! tant de bravoure de l'autre côté des monts, et si peu de courage lorsqu'il faut les franchir? — Un sauf-conduit! Mais je croirais lui faire affront. Lui qui me brave de loin, je n'admets pas, je ne veux pas admettre qu'il puisse pâlir en me regardant en face! (Il fait un pas vers Michaël.)

IDELETTE, à part.

Oh! mon Dieu!

CALVIN, avec un rire insultant.

Un sauf-conduit! — Voilà bien de mes vaillants, voilà bien de mes bravaches! Ils n'ont même pas le courage de leur corruption! Ils crient, ils se démènent, ils font rage, tant qu'ils sont hors de la portée de l'ennemi, mais pour l'affronter, cet ennemi, — c'est autre chose! — Il leur faut des sauf-conduits, — il leur faut toutes sortes de cuirasses et de boucliers, — ils ne sont jamais assez bardés ni équipés. Je crois que s'ils l'osaient, ces fiers à bras, ils arriveraient avec un régiment de lansquenets pour combattre qui? — Un homme!

(Il fait un second pas.)

SERVET.

Assez!

IDELETTE, à part.

Pitié! mon Dieu.

Digitized by Google

CALVIN.

Et moi je vous dis que Servet n'est pas seulement un impie, un débauché, un déloyal, c'est un lâche.

SERVET.

Calvin !

CALVIN.

Oui, un lâche !

SERVET, se découvrant.

Calvin ! Servet n'est pas un lâche, car il est devant toi, et Servet te brave !

CALVIN.

Enfin !! — j'ai eu bien de la peine à lui arracher son nom.

SERVET.

Oui c'est mon nom, — et maintenant, crois-moi, ne te rencontre plus sur mon chemin.

CALVIN.

Ton chemin, Michaël ! — ton chemin ! regarde ! Il va te mener au supplice.

(Il ouvre la porte du fond, on voit un homme vêtu de noir et des soldats rangés dans l'antichambre.)

IDELETTE.

Malheur !

SERVET.

Misérable !

CALVIN.

Ah ! tu m'as proposé un duel ! Eh bien, oui, un duel, mais un duel à mort.. (A l'homme noir.) Monseigneur syndic, prenez acte de la déclaration de cet homme, et faites avancer Monsieur le Saultier du guet.

LE SAULTIER, paraissant.

Michel Servet, ainsi que tu viens de te nommer toi-même, je t'arrête au nom de la République.

SERVET.

Je ne suis pas citoyen de Genève, et j'invoque ici le droit protecteur des nations.

CALVIN.

L'impie n'est d'aucune nation. Or, j'accuse Michel Servet d'avoir insulté Dieu dans ses écrits, d'être un athée et un blasphémateur. Moi, Jean Calvin, pasteur en cette ville, je me porte caution de mon dire, et si la tête que je désigne n'est pas une tête coupable, — j'offre la mienne au bourreau.

IDELETTE, se dressant d'épouvante.

Le bourreau !

SERVET.

Perdu !

(Le saultier fait un signe. On s'empare de Servet.)

(Le rideau tombe).

Quatrième Tableau.

LES TABLETTES.

Le cabinet où travaille Calvin. Au fond, une large fenêtre renaissance, par où l'on aperçoit une partie de la ville. A gauche, au premier plan, un prie-Dieu sur lequel sont placés les Évangiles; au second plan, la porte du jardin dont il a été parlé. A droite, la porte qui donne dans les appartements de Calvin. Des portières garnissent ces deux portes. Sur le devant et au milieu de la scène, une table à écrire chargée de livres et de paperasses; on y voit un sablier et une sphère céleste. A côté, une immense chaise à bras et à oreilles. Des in-folios sont épars à terre et sur les crédences. Au fond, deux corps de bibliothèque.

SCÈNE PREMIÈRE.

CALVIN, LE SAULTIER.

(Calvin est assis à sa table et dépouille des papiers. Le saultier a derrière lui ses deux huissiers en manteau mi-parti rouge et jaune. Le saultier est vêtu de noir, pardessous sa vaste robe noire et grise sur l'épaule gauche de laquelle sont blasonnées les armes de la République.)

CALVIN.

Voilà donc les papiers et les tablettes saisis sur la personne du mécréant ! Monsieur le saultier, vous féliciterez de ma part messeigneurs syndics du zèle qu'ils montrent en cette affaire ; et ditesleur bien que je les remercie pour ce beau présent d'autographes ! Je le vois, dès le début de la bataille, Dieu protège ses fidèles.

LE SAULTIER.

J'ai à vous dire, M. Calvin, que le Conseil Étroit a jugé bon de vous donner une marque de sa reconnaissance pour les services que vous ne cessez de rendre à la sainte cause du ciel.

CALVIN, sans lever les yeux de dessus ses papiers, et écrivant toujours.

Parlez, Messire, je vous écoute.

LE SAULTIER, déroulant un parchemin.

Extrait des délibérations du Conseil : Ordonnent messieurs syndics qu'il sera sans retard offert à notre amé Jean Calvin, chef du consistoire de cette ville, un tonneau de vin de Malvoisie, ainsi qu'une somme de trente écus.

CALVIN.

Encore ! — J'ai déjà témoigné que ces munificences me causaient de l'ennui. Où veut-on s'arrêter ? J'ai mille livres par an prélevées sur les deniers publics ; j'ai, de plus, cette maison, que les magnifiques seigneurs m'ont fait meubler avec une pompe extravagante. C'est assez !

LE SAULTIER.

Messire. .

CALVIN.

Qu'on ne m'en parle plus. L'hôpital manque d'argent, le collége que j'ai fondé manque de maîtres, messieurs les pasteurs du Consistoire

Digitized by Google

ne reçoivent que trente écus par an, — c'est dérisoire; — et les caisses de l'État ne s'ouvriraient que pour moi! Dites au Conseil que je ne veux pas de courtisans, mais des serviteurs, car je suis moi-même le serviteur de Dieu. Allez. — (Appelant.) Pierre! (Le domestique paraît.) Pierre, reconduisez monsieur le saultier du guet et revenez ensuite; j'ai des ordres à vous donner.

SCÈNE II.

CALVIN, puis PIERRE.

CALVIN, dépouillant les tablettes de Servet.

Une lettre.. deux lettres de son écriture, — signées du nom de Servet, son nom de pamphlétaire! — Plus, deux pages toutes chargées d'un brouillon inestimable! Ah! les belles ratures, et que voilà des surcharges qui m'éblouissent. — Tout cela est bien de sa main, — de sa main que je ferai couper... — Hé! il y avait du péril à se porter accusateur du misérable avant cette précieuse trouvaille. Car, enfin, il pouvait nier ses libelles, puisqu'ils sont anonymes. Mais voici le dernier chapitre de l'un d'eux, tout raturé de sa main damnée... En vérité, il est si complétement perdu qu'à présent, je répugne presque à lui faire l'honneur de l'accuser moi-même. — Il me semble que Donatien tarde bien à rentrer... — C'est vous, Pierre?

PIERRE, qui est de retour.

Oui, Monseigneur.

CALVIN.

Que fait Mme Idelette?

PIERRE.

Elle s'est retirée dans sa chambre, où elle s'est enfermée.

CALVIN.

Que disait-elle quand elle s'y est rendue? A-t-elle prononcé quelque parole devant vous?

PIERRE.

Non, Monseigneur. Seulement, elle désire beaucoup parler à messire Donatien, et m'a ordonné d'en informer notre jeune maître, aussitôt qu'il rentrerait.

CALVIN, à lui-même.

Que peut-elle avoir à lui dire? L'engager à quelque trahison, sans doute... (On frappe à la porte du jardin.) Si c'était lui! — Pierre, tenez-vous dans la grand'salle, prêt à exécuter mes ordres. Empêchez surtout que personne n'approche de ma porte, pas même Mme Idelette. Je veux être seul; quand je frapperai mon timbre, vous m'apporterez de la lumière.

(Pierre se retire. — Calvin ouvre la porte où l'on a frappé. — Donatien entre.)

SCÈNE III.

DONATIEN, CALVIN.

CALVIN.

Ah! c'est toi. — Tu viens d'apprendre sans doute la grande nouvelle?

DONATIEN.

Oui, Messire... Quoi! il serait vrai, Servet a été arrêté, ici, dans cette maison.

CALVIN.

On en parle déjà dans la ville?

DONATIEN.

Le cabaret de Cigogne s'est aussitôt rempli de tous les amis de Pécolat. — Je n'ai eu que le temps de m'esquiver par la petite porte du lac.

CALVIN.

Tu as vu Cigogne? T'es-tu informé de la barque?

DONATIEN.

La barque arrivera demain, une heure avant le lever du soleil. Mais est-il vrai, comme on le publie, que vous vous portez vous-même accusateur de Servet, et qu'obéissant aux lois criminelles, vous allez vous rendre prisonnier à la tour de l'Ile?

CALVIN.

Ah! ah! on répand cela dans la ville?

DONATIEN.

On dit même que le plan des Libertins est d'employer jusqu'à la violence pour obtenir la liberté de Servet, — ensuite de le placer à la tête du parti....

CALVIN.

Servet à la tête des Libertins!

DONATIEN.

Pécolat, ajoute-t-on, a dû jadis la vie à Michel Servet... Il l'appelle son frère, il a juré de mourir plutôt que de l'abandonner.

CALVIN.

Pécolat! — (A lui-même.) Si pendant que je m'occuperai de faire brûler Servet, Pécolat et les siens s'avisaient de brûler la ville? Des émeutes, des séditions, et je ne serai pas là, moi! — Non, ce n'est plus en face de Servet qu'est le danger, c'est en face des Libertins... Restons libre.

(Il va s'assurer que toutes les portes sont bien fermées.)

Ecoute, Donatien, — tu sais qu'Idelette et moi nous t'avons toujours aimé et soigné du mieux que nous avons pu. Depuis le jour où nous te trouvâmes nu et mourant de froid sur le seuil de notre demeure, à peine avais-tu deux ans, tu peux le dire, rien ne t'a manqué, ni les caresses d'une mère, car véritablement ma femme est une mère pour toi, ni mes leçons, ni mes exemples, tellement que tu as grandi en force d'esprit et de corps.

DONATIEN.

Monsieur...

CALVIN.

Laisse-moi te dire.. J'ai été souvent rude et de froid accueil envers toi, — mais j'ai là dessus un système;.. aux femmes le soin de sourire aux enfants, c'est leur affaire; mais à nous, les

Digitized by Google

hommes, la besogne plus rigide de les conduire dans le chemin de la vertu. Je m'assure donc qu'en agissant de la sorte, j'ai fait de toi, Donatien, un homme selon mon cœur et de robuste nature; je t'ai enseigné la dogmatique ainsi que les belles-lettres, et aujourd'hui je puis te le dire, et certes, je suis avare d'éloges, — tu es un logicien solide et tu peux défier en dialectique les ergotteurs les plus prompts à la riposte...

DONATIEN.

Oh! Monsieur! ce langage... il serait vrai! Quoi! Je ne suis pas pour vous un objet d'indifférence?

CALVIN.

Que dis-tu là! — Je te tiens pour un disciple qui me fait honneur, et je t'en veux tout à l'heure donner une marque. Te voici en âge de montrer ce que tu peux et de prouver à tout le monde que moi, le semeur du bon grain, je n'ai point promené le soc sur un terrain stérile.

DONATIEN.

Maître, je vous suis dévoué.. ma vie et mon âme sont à vous.

CALVIN.

Ta vie, je l'accepte, mais ton âme est à Dieu.

DONATIEN, à part.

A Dieu et à ma mère!

CALVIN.

Ecoute attentivement ce que je m'en vais te dire, et songe avant de me répondre que tes paroles seront pesées par le Tout-Puissant. Si je te disais: Donatien, va-t'en devant le tribunal des hommes accuser Michel Servet d'être un hérétique et un athée, — va, pour l'honneur de la foi, pour la gloire éternelle de Dieu, prouver au monde que Servet, dans ses écrits, dans ses discours, dans ses lettres, dans ses actes, n'a cessé de commettre l'infâme attentat de Lèse-Majesté suprême, — et qu'il faut que cet homme meurre,— si je te disais cela, que ferais-tu?

DONATIEN, se recueille et dit:

J'irais, et j'accuserais cet homme.

(Une pause.)

CALVIN.

Connais-tu bien les lois de la République?

DONATIEN.

Je les connais.

CALVIN.

Sais-tu que l'accusateur dans une cause criminelle encourt la peine du talion, s'il a menti et calomnié?

DONATIEN.

Je le sais.

CALVIN.

L'accusateur, dit la loi, répondra tête pour tête, de l'accusé. L'un des deux doit mourir.

DONATIEN.

En effet.

CALVIN.

Et tu consens à t'en aller jouer ta vie contre la vie de cet homme?

DONATIEN.

J'y consens.

CALVIN.

Tu te constitueras prisonnier?

DONATIEN.

Oui, Monsieur.

CALVIN, à part, en se levant.

Allons!. Je l'avais bien jugé. C'est une noble nature. (A Donatien.) Jurerais-tu bien ce que tu viens de me promettre?

(Donatien s'approche du prie-dieu où se trouvent les Évangiles. Il ouvre le livre.)

DONATIEN.

Sur les Évangiles ouverts, je jure de me conduire en loyal champion du Seigneur, et de ne sortir du combat que mort ou triomphant. (Il s'agenouille devant Calvin.) Maître, bénissez-moi.

CALVIN.

Donatien, tu as une belle âme et un grand cœur... Viens dans mes bras! (Il l'embrasse.) Maintenant, mon fils, tu vas partir et te rendre auprès du capitaine général à qui tu feras ta déclaration et qui t'enverra sans délai à la prison de l'Ile.

DONATIEN.

Quoi! tout de suite, sans voir Madame Idelette. (A part.) Sans revoir ma mère! ma mère pour qui seule j'obéis.

CALVIN, allant à sa table.

Je connais les femmes. La mienne est une digne personne, mais qui pousserait des cris à ébranler une âme plus intrépide que la tienne. Sois tranquille, je lui expliquerai ton absence. Je lui dirai que je t'ai envoyé hors de Genève, avec une mission.

DONATIEN.

Messire!

CALVIN, écrivant.

J'ai parlé. — Tu vas t'en aller tout droit chez le capitaine général à qui tu présenteras cette lettre. Demain, au matin, je te ferai parvenir des papiers précieux saisis sur la personne de Servet, et auxquels il est urgent que j'ajoute encore quelques notes. J'y travaillerai cette nuit. Adieu, — et ne songe plus qu'à me servir. (Il lui remet la lettre.)

DONATIEN.

Vous le voulez....

CALVIN, reconduisant Donatien.

Dieu l'ordonne.

(Il ouvre la porte du jardin, Donatien sort.)

Digitized by Google

SCÈNE IV.

CALVIN, seul.

(La nuit est venue. La lune passe à travers les vitraux de la fenêtre et baigne d'un pâle éclat tout le fond du décor.)

Allons, ceci est bien joué. J'avais besoin d'être libre. Seulement personne n'en saura rien. On croira que je suis sous les verroux, et tandis qu'ils relèveront la tête, moi, caché ici, dans mon aire, l'œil fixé sur la ville, j'attendrai l'heure propice pour fondre sur la révolte et l'écraser d'un coup. (Il va à la fenêtre et l'ouvre toute grande.) Ah! ah! Messieurs les bourgeois de Genève, vous méditiez d'ajouter à votre haine la haine de Michaël, et de rallier vos épées autour de son poignard... C'est bien! Je brûlerai votre faux prophète et j'en sèmerai la cendre sur vos fronts abattus. (Il redescend la scène.)

Quel triomphe! lorsqu'en Allemagne, à Bâle, à Paris, chacun dira : — Vous savez, ce Servet, cet implacable ennemi de Calvin, ce fier joûteur dont l'audace égalait l'insolence, eh bien, Jean de Noyon ne s'est même pas donné la peine de le combattre, il l'a fait expédier par un de ses disciples, un obscur écolier, un enfant, et l'enfant a vaincu le colosse.—David a terrassé Goliath.— Car ce n'est pas seulement ton corps, Michaël, que je veux envoyer au supplice, c'est ton orgueil que je veux décapiter!.. (Une pause. La nuit vient peu à peu.) Tout beau, mon âme, ne mêlez point vos querelles à la querelle du Très-Haut. Il est un homme dont j'ai sauvé la vie, et qui a consacré cette vie à me nuire. Oublions cet homme. Apôtre de Dieu, c'est seulement l'ennemi de Dieu que je dois juger ici. Servet mérite la mort parce que c'est un cœur endurci.. Sans doute; mais si ce cœur venait à s'émouvoir, si cet impie venait à se repentir? Une âme rachetée plaît davantage au Seigneur que le sang de mille infidèles... et alors... la charité voudrait que nous lui fissions grâce.. (Un sourire furtif glisse sur ses lèvres). — Oui, mais je suis bien tranquille, il ne se repentira pas. (Il frappe sur son timbre, le domestique paraît avec une lampe qu'il va poser sur la table.) J'ai froid.. Pierre, fermez cette fenêtre... Ma femme a-t-elle de nouveau demandé à voir Donatien?

PIERRE, tout en aidant son maître à endosser une pelisse.

Oh! maintenant, c'est vous qu'elle veut voir.

CALVIN.

Qu'elle n'entre pas! Prenez y garde, M. Pierre, je veux être seul! — Retirez-vous.

PIERRE, à part en s'en allant.

Elle pleure que ça fait peine. — Ah! bast, si elle se présente pour entrer... je ferai en sorte de dormir.

(Il sort.)

SCÈNE V.

CALVIN, puis IDELETTE.

CALVIN. Il est assis et travaille.

C'est étrange, comme l'air du soir m'a glacé. Ah! cette journée aura brisé mes forces pour longtemps... (Il tousse). Pauvre corps vieilli avant l'âge, te voilà comme une citadelle démantelée, ouverte à toutes les intempéries du ciel, à toutes les insultes des hommes. Mais rassure-toi, tu as bonne garnison dans tes remparts. L'âme qui veille à ta garde est forte comme le destin. (Il continue d'écrire). Véritablement, je crois que la fatigue l'emporte... J'ai beau gourmander ma faiblesse....Ah! combien d'hommes auraient gouverné le monde si eux-mêmes n'eussent pas eu pour tyrans la toux et la fièvre-quarte... La santé! c'est la moitié du génie... Allons! voyons! raidissons-nous... (Il écrit.)

IDELETTE, qui a soulevé la portière, fait quelques pas.

Je n'ose avancer... Je ne sais ce qu'il faut dire pour le toucher... pour le fléchir...

CALVIN.

L'imprudent! porter sur lui de pareilles preuves! c'est incroyable! Heureuses tablettes! vous êtes ma sauvegarde, à moi, si vous êtes sa perte.

IDELETTE, à part.

Que dit-il? (Elle s'approche avec précaution.)

CALVIN.

C'est bien cela! — Les deux derniers chapitres de la *Restitution*. — Tout entiers de son écriture. — Ah! Michaël, en écrivant ces lignes, tu dressais ton arrêt de mort!

IDELETTE, tressaille.

Ah! ces papiers!... (Elle jette un regard par-dessus l'épaule de Calvin.)

CALVIN.

C'est fini... je lutte en vain... ma vue se trouble... oh! les doigts de plomb du sommeil... mes yeux se ferment... Demain matin... la barque... les armes... et je serai fort... et tu mourras, Michaël... Dieu... t'a condamné!

IDELETTE, d'une voix sourde.

Pas encore, Jean de Noyon.

CALVIN, dans son sommeil.

Tu mourras!...

(Idelette se penche tout à fait et étend la main vers les tablettes ouvertes. Calvin fait un mouvement. Elle s'arrête, le regarde, et saisit enfin le portefeuille dont elle rassemble les papiers. Ensuite, elle souffle la lampe.)

IDELETTE.

C'est toi qui mourras!.. (Elle s'éloigne). Dors.. dors, Calvin! moi je veille!

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE III.

Cinquième Tableau.

LES LIBERTINS.

Chez Pécolat. Salle d'honneur de l'ancien palais des ducs de Savoie. Autour des piliers flottent les étendarts pris sur les troupes du duc Charles. La salle est splendidement éclairée. Les hommes portent le costume de la cour de Henri II. Portes basses à droite et à gauche, premier plan. Grande porte à deux battants, au fond. Les convives sont assis autour d'une table somptueusement servie.

SCÈNE PREMIÈRE.

PÉCOLAT, PIERRE AMEAUX, ROBERT COP, HUGUES VANDEL, MATHIEU PHILIPPE, LEONA, BONNIVARD, CIGOGNE, BOURGEOIS ET DAMES DE LA VILLE, PAGES ET VALETS.

CIGOGNE*. (Il est debout, un peu sur le devant de la scène et chante. Il a une coupe à la main, une couronne de roses sur la tête et porte un habit extravagant.)

Il nous est venu de France,
Habillé d'un noir manteau,
Un magister jaune et rance
Qui ne s'abreuve que d'eau.
Buvons! buvons!

TOUS, répétant le refrain.

Buvons! buvons!

CIGOGNE.

Il est d'humeur si farouche,
Ce roi de tous les pédants,
Qu'il n'ouvrit jamais la bouche
Que pour nous montrer les dents...
Rions! rions!

TOUS.

Rions! rions!

CIGOGNE.

Lorsqu'il nous crie anathème,
La voix dont il est armé,
N'est pas la voix de Dieu même,
Car Dieu n'est pas enrhumé.
Chantons! chantons!

TOUS.

Chantons! chantons!

CIGOGNE.

Mais tandis qu'en cris funèbres
Il se morfond, — moi, je dis :
La haine vient des ténèbres,
L'amour vient du Paradis.
Aimons! aimons!

TOUS.

Aimons! aimons!

(Les cris de bravo Cigogne! éclatent de tous les points de la salle.)

PÉCOLAT.

Ça! Messieurs, la nuit commence à peine et les portes sont soigneusement gardées. Pages, faites circuler les vins d'Espagne. Je veux que le bruit de nos verres et le rire éclatant de nos lèvres s'en aillent en folles bouffées jusqu'aux oreilles de Jean de Noyon. A ta santé, Pierre Ameaux, toi qui es le dieu couronné de cette fête. — Messieurs, je bois à la santé de Pierre Ameaux.

TOUS.

A la santé de Pierre Ameaux!

PIERRE AMEAUX, se levant de table.

A la délivrance de ceux qui gémissent dans les fers, — à Michel Servet!

TOUS.

A Michel Servet!

PÉCOLAT.

Oui, à Michel Servet; c'est lui qu'il nous faut sauver pour qu'il nous sauve à son tour.

(Ils redescendent la scène).

ROBERT COP.

Malheureusement, nous sommes sans armes!

PÉCOLAT.

Des armes, j'en trouverai, — dussé-je en aller demander aux Bernois.

MATHIEU PHILIPPE.

A merveille, si l'on t'en laisse le temps.

PÉCOLAT, plus bas.

Berthelier est allé à l'Hôtel-de-Ville, il verra tous nos amis, et si nous pouvons gagner quelques jours... (Bonnivard écoute attentivement ce

* Le théâtre de la Porte-Saint-Martin a substitué aux couplets de Cigogne un divertissement réglé par M. Ragaine, avec beaucoup d'élégance et d'habileté. Les théâtres de province qui auront un corps de ballet, et qui jugeront à propos de suivre cet exemple, trouveront toutes les indications nécessaires auprès de l'administration de la Porte-Saint-Martin.

Digitized by Google

que dit Pécolat. Cigogne passe devant lui et l'écarte, puis se met en devoir d'écouter lui-même. Pécolat se retourne et l'aperçoit.) Holà, bouffon! tu as les oreilles bien altérées ce soir?

CIGOGNE.

Enchanté, Monseigneur, si vous avez le gosier comme mes oreilles.

(Pécolat et ses amis remontent la scène.)

BONNIVARD, à Cigogne.

Ah çà, maître fou, auriez-vous par hasard la prétention de me gêner dans l'accomplissement de mes devoirs? — Imbécille! j'ai seul l'oreille du maître.

CIGOGNE.

Tant pis pour le maître et pour ses oreilles.

BONNIVARD.

Insolent!

CIGOGNE.

Ah! tenez, abattons nos cartes, vous me donnez sur les nerfs. On ne vit jamais pareil appétit de trahison, on dirait qu'il n'y en a que pour vous. — Et vous êtes riche, et vous avez de bonnes terres au soleil! C'est impardonnable! Certes! le métier n'est pas mauvais, mais le faire sans nécessité, par goût, en amateur, espionner pour tuer le temps! fi donc!

BONNIVARD.

Croyez-moi, mon cher Cigogne, quand on est aussi plaisant que vous l'êtes, on risque de faire une vilaine fin; cela s'est vu.

(Il s'éloigne.)

CIGOGNE, à lui-même.

Ouais! qu'est-ce que cela signifie? Cela signifie que je ferai bien de prendre les devants et de livrer le Bonnivard avant qu'il me livre.

LÉONA. Elle descend la scène au bras de Pécolat.

Me direz-vous, enfin, mon beau seigneur, ce qui vous occupe ce soir la pensée? Votre front rêve tandis que votre bouche veut rire.

PÉCOLAT.

Vous avez raison, Léona, je rêve que vous êtes cette nuit la plus belle entre les plus belles.

LÉONA, riant.

Et c'est cela qui vous attriste?..

PÉCOLAT.

Holà! mes pages, versez-nous du vin de Chypre, je veux boire à la beauté de Léona. — Messieurs, faites-moi raison. — La beauté, quoi qu'en dise Calvin, le sinistre tyran de nos consciences, la beauté, c'est le culte des grands cœurs, c'est le soleil des âmes, c'est le sourire de Dieu! A la beauté de Léona!

TOUS.

A la beauté de Léona!

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, BERTHELIER, arrivant par la droite.

BERTHELIER, bas à Pécolat.

Ami!

PÉCOLAT, descendant la scène.

C'est toi! eh bien?

BERTHELIER.

Tout est perdu!

PÉCOLAT.

Ciel!

BERTHELIER.

Michaël a été fouillé, on a trouvé sur lui des tablettes, des papiers qui prouvent que les libelles contre Calvin sont de lui. Nous ne le sauverons pas.

PÉCOLAT.

Malheur!

BERTHELIER.

Vite, disperse la foule dans ton parc et fais que nous soyons seuls ici avec les nôtres.

PÉCOLAT, remontant la scène.

Messeigneurs, les jardins s'illuminent, et le bal va commencer.

LÉONA.

Danser! y songez-vous! Et les édits! et le Conseil Etroit!

PÉCOLAT *.

Vrai Dieu! ils seraient habiles, les espions qui se glisseraient jusqu'ici.

CIGOGNE, bas à Pécolat.

Êtes-vous bien sûr de Bonnivard? Faites-y attention, il ne boit que de l'eau.

(Pécolat fait un mouvement.)

HUGUES VANDEL, présentant la main à Léona.

Charmante Léona, je réclame la gloire d'ouvrir le bal avec vous.

PÉCOLAT.

Après lui, Madame, songez à moi. — Allez et soyez sans crainte. Le Consistoire, cette fois, n'en saura rien.

(Léona sort avec son cavalier. La foule se disperse.)

BONNIVARD, bas à Pécolat.

Prenez garde à Cigogne, il a trop d'esprit pour ne pas être un fripon.

(Il s'éloigne.)

PÉCOLAT, le regardant remonter la scène.

Ou je me trompe fort, ou voilà deux traîtres qui viennent de se trahir l'un par l'autre.

CIGOGNE, à lui-même.

Je crois que voici le moment de dresser les oreilles, (Jetant un coup-d'œil sur Bonnivard.) et

* Libertins, Bonnivard, Léona, Pécolat, Cigogne.

Digitized by Google

de ne pas être dérangé... (A Pécolat.) Pardon, Monseigneur...

PÉCOLAT.

Qu'y a-t-il ?

CIGOGNE.

A Dieu ne plaise que je prétende vous chagriner à l'endroit d'un de vos amis. Cependant je ne sais pourquoi je persiste à me défier de ce vieux Bonnivard.

PÉCOLAT.

Merci, mon cher Cigogne, merci. Tu vas voir si je sais profiter des bons avis qu'on me donne.

(Il s'éloigne et tire Bonnivard à l'écart, un peu à gauche.)

CIGOGNE, à lui-même.

Tiens, tiens, comme il a pris feu tout de suite.

PÉCOLAT, à Bonnivard.

Mon cher M. Bonnivard, j'ai toute confiance en vous, et il faut que je vous parle sur-le-champ. Je suis compromis dans l'affaire de Servet, mais là... très compromis.

BONNIVARD.

Mon cher Pécolat, je vous suis tout dévoué...

PÉCOLAT.

Je n'en doute pas.... Entrez là dans ce cabinet,— où nous pourrons causer sans témoin,— je vous dirai tout.... Allez, je vous rejoins aussitôt.

(Bonnivard entre dans le cabinet à gauche. Pécolat referme la porte sur lui et retire la clé.)

CIGOGNE.

Tiens, on dirait qu'il l'a coffré !

PÉCOLAT, à part.

Ce cabinet est sans issue... et d'un...

(Il fait signe à deux domestiques et leur parle à l'oreille en leur désignant Cigogne.

CIGOGNE, à lui-même.

Le Bonnivard supprimé, je deviens l'homme indispensable, et M. Calvin...

(Les domestiques se précipitent sur Cigogne et l'entraînent à droite.)

CIGOGNE.

Hein ! — qu'est-ce que c'est ! que me voulez-vous ?

PÉCOLAT.

Silence, misérable, ou je te fais mourir sous le bâton.

(Cigogne disparaît.)

SCÈNE III.

LES LIBERTINS, PÉCOLAT. (Les libertins qui étaient groupés dans le fond du théâtre descendent la scène de chaque côté, Pécolat se trouve au centre.)

PÉCOLAT.

Parlez, Messieurs, nous sommes seuls.

PIERRE AMEAUX.

Mon cher Pécolat, les syndics ont formellement répondu à M. Berthelier qu'ils ne céderaient qu'à la force et qu'ils comptaient sur l'appui des bons citoyens. Or, ces bons citoyens, c'est-à-dire le ramassis d'escrocs et d'aventuriers qu'ils ont faits bourgeois de la cité sont au nombre de cinq mille. Nous sommes tout au plus cinq cents.

PÉCOLAT.

Hé ! c'est à peine s'ils ont des armes...

PIERRE AMEAUX.

Et toi ? en as-tu à nous donner ?

PÉCOLAT.

Après ?

PIERRE AMEAUX.

Après !... nos ennemis sont habiles. Demain ils publieront l'extrait des papiers saisis sur Servet — demain ces papiers le convaincront de la plus horrible hérésie, et il n'en faudra pas davantage pour tourner la ville entière contre lui, — et contre nous.

PÉCOLAT, avec découragement.

Oh ! Servet ! Servet !

PIERRE AMEAUX.

Pour sauver Servet, il faudrait deux miracles; d'abord que les preuves échafaudées contre lui fussent anéanties; et ensuite que la Providence nous envoyât des armes...

(La porte du fond s'est lentement ouverte. Une femme masquée paraît sur le seuil.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, UNE FEMME MASQUÉE.

LA FEMME MASQUÉE.

Il vous faut des armes, dites-vous ? Vous en aurez. Quant aux tablettes de Michaël, — les voilà.

(Elle tend les tablettes à Pécolat.)

PIERRE AMEAUX *.

Une femme ici ! Comment est-elle entrée ?

BERTHELIER.

Une femme masquée !... Qui êtes-vous, Madame ? Parlez.

PÉCOLAT, à part.

Michaël avait une clé... Je devine ! (Bas à Idelette.) Vous êtes Idelette de Bures. (Haut.) Messieurs, je connais cette femme et je réponds d'elle. Parlez, Madame, nous vous écoutons.

IDELETTE.

Demain, à la pointe du jour, une barque doit aborder derrière la maison d'un tavernier nommé Cigogne. Cette barque contient de la poudre et des armes.

BERTHELIER.

Cigogne !

* Libertins, Pierre Ameaux, Pécolat, la Femme masquée, Berthelier, Libertins.

Digitized by Google

PÉCOLAT.

Oui, c'était un traître. Je viens tout à l'heure de le faire saisir et enfermer. Vous voyez bien que cette femme dit vrai. Après, Madame !

IDELETTE.

Il convient que ces tablettes retournent aux mains de Servet. Les papiers qu'elles contiennent sont couverts de notes écrites par son accusateur.

PÉCOLAT.

Ces papiers lui seront rendus. J'en réponds sur ma tête.

IDELETTE.

C'est bien ! — Plus qu'un mot. Calvin est puissant, Calvin est entouré de fidèles; c'est lui qui accusera Servet, et peut-être trouvera-t-il pour vaincre des ressources inconnues. Malgré tous vos efforts, Servet peut succomber.

PÉCOLAT.

Oh ! si Servet succombe...

IDELETTE.

S'il succombe, il faut qu'il soit vengé ! (Les Libertins font un mouvement). — Cadeau pour cadeau, Messires. Il vous fallait des armes. Je vous les donne. Mais à moi la révolte. Il me la faut. — Adieu.

(Elle s'éloigne.)

BERTHELIER.

Pécolat, tu nous diras quel est le nom de cette femme?

IDELETTE, se retournant.

Mon nom, je n'en ai qu'un et que je veux bien vous dire : — Je m'appelle la Haine.

(Elle disparaît. Le rideau tombe.)

Sixième Tableau.

LA BRIGANTINE.

A droite, la maison de Cigogne (façade opposée à celle du 2e tableau) ; la porte d'entrée s'ouvre sur un escalier de trois marches, qui descend à une berge étroite. Le lac. Au fond, les coteaux de Savoie. Une barque à voile latine est amarrée derrière la maison, tout contre la berge. Il est trois heures du matin.

SCÈNE PREMIÈRE.

PÉCOLAT, CIGOGNE, BERTHELIER.

(PÉCOLAT paraît suivi de CIGOGNE, lequel est suivi de BERTHELIER. PÉCOLAT et BERTHELIER sont enveloppés de leur manteau. Ils descendent de la maison sur la berge.)

PÉCOLAT.

Ah ! ah ! Tu ne nous avais pas dit que ta maison avait une sortie secrète sur le lac.

CIGOGNE.

Pur oubli, Monseigneur, pur oubli.

PÉCOLAT.

Hé bien ! mon doux Cigogne, que dis-tu de cela, et te trouves-tu assez empêtré dans tes propres filets?

CIGOGNE.

M. Pécolat, je suis beau joueur. A vous la partie, et Dieu me garde de vous contester les enjeux.

BERTHELIER.

Et qui t'assure, maraud, que l'un des enjeux ne soit pas ta vie ?

CIGOGNE.

Hélas ! mes bons seigneurs, je sais bien que ma vie est en votre pouvoir, aussi je vous l'abandonne, puisque je ne puis faire autrement. Toutefois, considérez que ma vie est un instrument dont je suis seul en état de jouer avec une certaine dextérité, et qu'elle ne saurait vous être utile, si vous ne m'en laissez la jouissance. Lorsqu'on s'empare d'un canon, ne vaut-il pas mieux le tourner contre l'ennemi que de l'enclouer sur place ?

PÉCOLAT.

C'est-à-dire que l'ingénieux Cigogne est tout disposé, maintenant qu'il y va de sa peau, à trahir Jean de Noyon au profit des Libertins.

BERTHELIER.

Tout comme il trahissait, hier, les Libertins au profit de Jean de Noyon.

CIGOGNE, avec componction.

La politique a ses hasards.

BERTHELIER.

Misérable !

PÉCOLAT.

Ne t'emporte pas, Berthelier. Le drôle a du bon sens, et je veux suivre son conseil. Ça ! mon spirituel Cigogne, en attendant que vous soyez pendu, ce qui ne peut manquer de vous arriver, et ce que je vous souhaite de tout mon cœur, vu que la potence offre une de ces positions supérieures qui conviennent aux gens d'esprit comme vous....

CIGOGNE.

En vérité, Monseigneur, vous me comblez...

PÉCOLAT.

Du tout, du tout, vous monterez au rang que vous méritez, Cigogne, dussé-je vous y pousser un peu pour ma part. — Mais en attendant que vos vertus vous aient pourvu de ce poste éminent, vous allez, je vous prie, me dire si ce que je vois là, amarré dans l'ombre, n'est point la barque que M. Calvin a fait venir clandestinement de je ne sais où, — je suppose que c'est de Lausanne, — chargée de poudre, de carabines, et autres engins propres à nous mettre un peu de plomb dans la tête, à nous autres écervelés?

CIGOGNE, balbutiant.

Hein ? — que voulez vous dire ? une barque, des mousquets !...

Digitized by Google

BERTHELIER, prenant un pistolet à sa ceinture.

Réponds sans rhétorique, ou je te casse la tête.

(Cigogne regarde Berthelier, puis se retournant, rencontre la gueule du pistolet de Pécolat.

PÉCOLAT.

Oui, Cigogne, nous serons dans la fâcheuse nécessité de te....

CIGOGNE.

Vous voulez parler de cette barque, amarrée là contre la berge ?

PÉCOLAT.

Oui, contre la berge.

CIGOGNE.

Elle doit contenir cent cinquante mousquets extraits de l'arsenal du château de Morges, plus cent quintaux de poudre et dix milliers de balles. Aussitôt que je pousserai un certain cri convenu, mais que j'ignore.

BERTHELIER.

Comment ! que tu ignores...

CIGOGNE.

Oui, la personne qui doit me l'indiquer n'est pas encore arrivée.

PÉCOLAT.

Ah ! la personne... Eh bien, aussitôt que tu auras poussé ce certain cri ?

CIGOGNE.

Les mariniers de cette barque abaisseront leur passerelle et débarqueront ces diverses marchandises que je ferai transporter dans une cave, dont vous voyez l'entrée.

PÉCOLAT.

Es-tu de mon avis, Berthelier, je trouve que Cigogne répond avec beaucoup de lucidité. Tu me mets en goût, Cigogne, et je m'en vais, si tu le permets, te faire une seconde question.

CIGOGNE, montrant le pistolet.

Toujours au moyen de ce porte-voix ?

PÉCOLAT.

Toujours. Si j'ai bonne mémoire, tu m'as dit que M. le capitaine-général t'avait donné un laissez-passer auprès de M. le guichetier de la prison de l'Ile, et que tous les matins, tu envoyais ta nièce avec un panier de provisions ?

CIGOGNE.

Qu'elle vend aux prisonniers durant l'heure du préau, oui, Monseigneur.

PÉCOLAT.

Ta nièce ira-t-elle ce matin à la prison de l'Ile?

CIGOGNE.

Elle a coutume d'y aller tous les matins à la pointe du jour, et je l'attends à cet effet.

PÉCOLAT.

Ah ! elle n'est pas ici. Mais Agnelle est un enfant, et si elle est absente, elle ne reviendra pas seule.

CIGOGNE.

Je le suppose.

PÉCOLAT.

Et qui supposes-tu qui l'accompagnera ?

CIGOGNE.

Mais... je ne sais.

BERTHELIER, armant son pistolet.

Cigogne, nous commençons, M. Pécolat et moi, à n'être plus aussi satisfaits de vos réponses.

CIGOGNE.

Attendez... attendez... je pense que c'est.... M. Calvin lui-même qui la ramènera.

BERTHELIER.

Allons donc !

PÉCOLAT.

Et c'est M. Calvin qui doit te donner le mot d'ordre pour que tu le transmettes aux mariniers de cette barque ?

CIGOGNE.

Monseigneur...

PÉCOLAT.

Résumons-nous, Cigogne, — car, en toute chose, il convient de bien s'entendre. M. Calvin va venir. Aussitôt son arrivée, tu hêleras les mariniers, ceux-ci abaisseront leur passerelle, et déchargeront leurs caisses et leurs ballots, lesquels seront soigneusement déposés dans la cave que voilà. Après quoi tu fermeras la cave et tu m'en donneras la clé. C'est bien cela, n'est-ce pas ?

CIGOGNE.

Comment ! c'est bien cela ! Vous voulez que je vous livre la clé de ce caveau !

PÉCOLAT.

Allons, allons, tu nous passeras bien ce petit caprice, à M. Berthelier et à moi.

CIGOGNE.

Et.. qu'en ferez-vous, de cette clé ?

PÉCOLAT.

Que t'importe, puisqu'aussitôt les armes rangées là-dedans, et M. Calvin parti, nous te ramenons au palais, où nous continuons de te faire garder à vue.

BERTHELIER, qui a remonté la scène.

Cigogne, quelle est cette tache noire que je vois là-bas glisser sur l'eau et qui paraît se diriger de ce côté ?

CIGOGNE.

Une tache noire ?

BERTHELIER.

Oui, là, juste entre l'ombre de ces deux maisons.

CIGOGNE.

Quelque batelet sans doute, je ne distingue pas très parfaitement.

PÉCOLAT.

N'importe, s'il aborde ici nous le verrons

Digitized by Google

bien. En attendant, mon bon Cigogne, nous allons rentrer et changer d'habit, car si je ne me trompe, tu es encore dans ton pourpoint de bal, et ce n'est pas là un équipage convenable pour recevoir M. Calvin. Quant à nous, pour que nous puissions surveiller le débarquement, tu nous prêteras à chacun une cape et un bonnet de laine. Nous passerons pour deux de tes gens.

CIGOGNE.

Quoi! vous voulez...

PÉCOLAT.

Sans doute, et durant que M. Calvin t'entretiendra de ses affaires, tu auras soin de parler haut, pour que nous puissions t'entendre. Je te dis cela, à cause de l'intérêt que je te porte.

CIGOGNE, à part.

Cette fois, je suis pris.

BERTHELIER.

Décidément, c'est bien ici que vient aborder cette petite embarcation. Vite, il est temps de rentrer.

(Cigogne fait quelque façon pour passer le premier. Enfin tous trois entrent dans la maison.)

SCÈNE II.

CALVIN, AGNELLE.

Un bateau paraît venant de la gauche; il est conduit par Agnelle. Calvin est assis à l'arrière. Agnelle saute sur la berge, et aide Calvin à descendre.

AGNELLE *, amarant le bateau.

Faut-il que j'aille éveiller mon oncle, mon parrain ?

CALVIN.

Pas encore, j'ai à te parler. (A part.) Dieu soit loué, la brigantine est arrivée sans encombre.

AGNELLE.

Pardon, mon parrain, voulez-vous me parler, ou me faire parler ?

CALVIN.

Que signifie ?

AGNELLE.

Ah! c'est que, voyez-vous, mon parrain,— si je vous raconte des histoires pour vous amuser, c'est à condition que je ne fasse pas pleurer ma marraine.

CALVIN.

Tu as raison, ma fille; ta marraine est une sainte femme qu'il ne faut point chagriner. Et tu disais donc qu'elle pleurait beaucoup?

AGNELLE.

Hélas! c'était à fendre le cœur.

CALVIN.

Et comment a-t-elle passé le reste de la soirée, cette pauvre marraine?

* Calvin, Agnelle.

AGNELLE.

Comment le saurais-je, puisque le couvre-feu venait à peine de sonner lorsqu'elle m'ordonna de me retirer dans ma chambre et de me coucher. Elle avait attendu longtemps M. Donatien, à qui elle voulait parler; mais voyant qu'il ne rentrait pas, elle résolut de s'en aller auprès de vous. Il faisait déjà nuit. Elle se leva de sa chaise... et c'est alors qu'elle me congédia; et tandis que je montais à ma chambre, je la vis se diriger vers votré cabinet... — Allons! voilà que je m'y prends encore à babiller.... Faut-il que j'aille éveiller mon oncle, mon parrain ?

CALVIN.

Et tu ne l'as pas revue, tu t'es couchée, tu t'es endormie... et voilà tout?

AGNELLE.

Oui, voilà tout... Faut-il que j'aille...

CALVIN.

Eh! oui!... va lui dire qu'il se dépêche, car le jour ne tardera pas à paraître..

(Agnelle rentre dans la maison.)

SCÈNE III.

CALVIN, seul.

Elle est venue dans mon cabinet, hier soir, après le couvre-feu... En effet, il me semble que j'ai vu passer une ombre dans mon sommeil. Une voix a parlé... C'est étrange, quand je suis revenu de mon assoupissement, ma lampe avait cessé de brûler... J'ai entendu passer sous mes fenêtres le crieur de nuit. Il était trois heures du matin. J'ai rallumé ma lampe, j'ai jeté les yeux sur ma table, — disparus! Ces papiers, ces tablettes, ces notes mêmes que j'étais en train d'écrire, plus rien! Volés! mystère et trahison! (Il marche à pas précipités.) Pierre prétend qu'il s'est endormi, qu'il n'a rien vu.... Je me défie aussi de cette petite Agnelle; puisqu'elle ne veut plus rien dire, c'est qu'elle a un secret...

(Il réfléchit.)

SCÈNE IV.

CALVIN, CIGOGNE, PÉCOLAT, BERTHELIER. Ceux-ci sont vêtus en bateliers, et vont se placer au fond du théâtre, l'un à droite, l'autre à gauche. Pécolat tient une lanterne à la main.

CIGOGNE, à Calvin, et d'une voix haute.

Maître, me voici.

CALVIN, sursautant.

Eh! doucement. Il n'est pas besoin de te faire entendre du guetteur de Saint-Pierre.

CIGOGNE.

Faut-il hêler les mariniers?

CALVIN.

Oui, dépêche-toi.

Digitized by Google

CIGOGNE.

Le mot d'ordre ?

CALVIN.

Pour Dieu et la patrie.

CIGOGNE.

Hohé ! de la barque. Pour Dieu et la patrie, avancez !

PÉCOLAT, répétant.

Pour Dieu et la patrie, avancez !

CALVIN.

Quel est cet homme ?

CIGOGNE.

L'un de mes garçons, qui doit surveiller le débarquement.

CALVIN.

Tu es sûr de tout ton monde ?

CIGOGNE.

Ceux qui sont-là ! oh ! je les connais...

CALVIN.

Tu en réponds sur ta tête?

CIGOGNE.

Oui, Monseigneur, sur ma tête, c'est le mot. — Mais, il faut que j'aille ouvrir la porte du caveau.

(Pendant que Cigogne ouvre cette porte, les mariniers ont abaissé un pont de planches, et ont paru portant des caisses sur leurs dos ; l'un d'eux, armé d'un fallot, descend le premier dans la cave.)

CIGOGNE, revenant.

N'irez-vous point vérifier vous-mêmes les... marchandises ?

CALVIN, qui a tiré ses tablettes.

Oui, tout-à-l'heure... Fais approcher l'un de ces hommes avec de la lumière.

CIGOGNE.

Holà ! approchez avec votre lanterne.

(Pécolat redescend la scène et éclaire Calvin *.)

CALVIN, à Cigogne, en tirant de sa poche du papier et une écritoire.

Courbe-toi un peu, que j'écrive. (Cigogne obéit et prête ses épaules à Calvin qui s'en sert comme d'un pupitre). Cigogne ?

CIGOGNE.

Monseigneur ?

CALVIN, tout en écrivant.

Voici une lettre pour Simon Potin, le guichetier de la tour de l'Ile. Agnelle va s'en aller au préau ?

CIGOGNE.

Tout-à-l'heure.

CALVIN, pliant la lettre.

Tu la confieras à Agnelle, sans lui dire qu'elle vient de moi. Tu lui ordonneras de la remettre à Simon Potin.

(Il lui donne la lettre.)

CIGOGNE.

Oui, Monseigneur.

CALVIN, à Pécolat.

C'est bien, retire-toi. (A Cigogne.) Il faut que cette lettre soit remise au guichetier avant que personne autre qu'Agnelle ait pu pénétrer dans la prison. — Ainsi, presse-la, qu'elle parte sur-le-champ — le jour commence à poindre. — Moi, je m'en vais surveiller mes caisses.

PÉCOLAT, dès que Calvin a disparu *.

La lettre ?

CIGOGNE.

La... la... lettre ?

PÉCOLAT.

Mordieu ! pas d'hésitation.

CIGOGNE.

La voici — la voici... (A part.) Eh bien ! si je ne suis pas pendu par ceux-là, j'ai la consolation de penser que je ne l'échapperai pas avec l'autre.

PÉCOLAT.

Fais descendre ta nièce.

CIGOGNE.

J'y vais, Monseigneur. (Appelant du pied de l'escalier.) Agnelle ! Eh, Agnelle ! (Il veut entrer, Berthelier l'en empêche.)

AGNELLE, dans la maison.

A l'instant, mon oncle, à l'instant !

PÉCOLAT, lisant la lettre à la lueur de sa lanterne.

« Monsieur Potin, je vous ordonne de fouiller » Agnelle, et si vous saisissez sur elle des lettres » ou des papiers, de me les envoyer aussitôt. » (A Cigogne.) Cigogne, faites approcher votre nièce.

SCÈNE V.

PECOLAT, AGNELLE, CIGOGNE, BERTHELIER.

PÉCOLAT.

Mon enfant, n'avez-vous point vu, hier matin, sous la tonnelle de la cour, deux hommes, dont l'un était couvert d'une cape de frère Vaudois?

AGNELLE.

Ah !.. ce pauvre M. Servet.

CIGOGNE, à part.

Tiens ! la fine mouche — rien ne lui échappe.

PÉCOLAT.

Le reconnaîtriez-vous bien parmi les prisonniers du Château de l'Ile ?..

AGNELLE, regardant Pécolat. A part.

Ciel ! c'est l'autre ! M. Pécolat !

* Pécolat, Calvin, Cigogne, Berthelier dans le fond.

* Cigogne, Pécolat. Berthelier, dans le fond.

Digitized by Google

PÉCOLAT.

Vous le reconnaîtriez, n'est-ce pas ?

AGNELLE.

Oui, Monsieur.

PÉCOLAT, tirant un paquet de son pourpoint.

Eh bien, voici un petit paquet cacheté, que vous passerez sans que le guichetier s'en aperçoive. C'est votre oncle, M. Cigogne, qui vous le recommande lui-même. N'est-ce pas, M. Cigogne ?

CIGOGNE.

Oui.. en effet... Mais soyez sûr qu'on la fouillera.

AGNELLE.

Qu'est-ce à dire ! me fouiller ! ah bien ! je voudrais voir ça ! Simon Potin me parle bien quelquefois de sa consigne, mais c'est un prétexte à jouer des mains. Moi, je tape et tout est dit.

CIGOGNE, à part.

Oh ! la petite sotte !

BERTHELIER, bas à CIGOGNE.

Pas d'à-parté, je vous prie.

(Berthelier, pendant cette scène, est placé de manière à pouvoir faire le guet au haut de l'escalier de la cave.)

PÉCOLAT.

C'est à merveille, mon enfant, prenez donc ce paquet, ainsi que M. Cigogne vous en prie, et dès que vous aurez reconnu M. Servet, approchez-vous de lui avec précaution et le lui donnez en cachette.

AGNELLE, prenant le paquet.

Que je lui remette... ceci ?

PÉCOLAT.

Oui, ma fille, et songez qu'il y va de la vie de deux personnes, celle de M. Servet d'abord, et celle de votre oncle ensuite. N'est-ce pas, M. Cigogne ?

AGNELLE, mettant le paquet dans sa poche.

Oh ! mon Dieu ! est-il vrai !

CIGOGNE.

Oui, oui, sans doute, puisque Monsieur te le dit. (A part.) C'est le démon que cet homme-là !

BERTHELIER, s'approchant.

Plus un mot, voici les mariniers qui remontent.

PÉCOLAT, à AGNELLE.

Je compte sur vous ?

AGNELLE.

Seigneur ! je crois bien.... Ah ! ma langue ! ma langue ! dire qu'elle est cause de tout cela !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LES MARINIERS, CALVIN. Les Mariniers regagnent leur barque.

CALVIN, fermant la cave à double tour.

Vous partez pour le préau, Agnelle ?

AGNELLE.

Oui, mon parrain.

CALVIN.

Votre oncle m'a dit qu'il avait une lettre à vous confier.

AGNELLE.

Une... une lettre, oui, en effet !

CALVIN.

Exécutez ponctuellement ses ordres, et n'oubliez rien de ce qu'il vous a dit de faire...

AGNELLE.

Oh ! rien.... je n'oublierai rien.... Puisque vous me l'ordonnez vous-même. (En s'en allant.) C'est égal, si j'y comprends quelque chose...

(Elle rentre dans la maison.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, moins AGNELLE.

CALVIN, bas à Cigogne.

Il faut que la nuit prochaine, toutes ces armes soient distribuées. Ne bouge d'ici, surveille bien ta maison, et attends mes ordres.

CIGOGNE.

Oui, Monseigneur.

CALVIN, remettant la clé de la cave à Cigogne.

Tu sais que tu réponds sur ta vie de tout ce que contient ce caveau.

(Il s'éloigne pour regagner son bateau.)

BERTHELIER, qui est près de Cigogne.

La clé ?

CIGOGNE.

De grâce.... vous venez d'entendre.... il y va de ma vie.

BERTHELIER.

Vite, la clé ?

(Cigogne lui remet la clé avec un geste de désespoir.)

CALVIN. (Il est debout dans son bateau; un des mariniers s'est assis à l'avant et a pris les rames. Le soleil se lève.)

Mes frères, saluons le jour qui commence.

CIGOGNE.

Dieu sait comment il finira pour moi.

(Tout le monde se découvre et s'agenouille.)

CALVIN.

Seigneur, donnez-nous la force d'employer ce jour au salut de la bonne cause !

PÉCOLAT.

Nous emploierons ce jour, ô Seigneur ! au salut de la bonne cause !

(Le bateau s'éloigne. — Le rideau tombe.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE IV.

Septième Tableau.

L'ACCUSATEUR.

(Une salle haute et voûtée, appelée salle de la geôle, et qui précède l'entrée des cachots de la Tour de l'Ile. Au fond, une haute et large porte principale, par où l'on aperçoit le préau, cour profondément encaissée entre les murailles de la prison. A droite, dans la geôle, une porte surbaissée : c'est le cachot de Servet. A gauche une autre porte du même style, celle du cachot de Donatien ; ce cachot est éclairé par une petite fenêtre grillée, ouverte à quelques pieds du sol.)

SCÈNE PREMIÈRE.

AGNELLE, entre en courant, son panier au bras ; elle est suivie de SIMON POTIN, qui la poursuit.

SIMON POTIN.

Ah ! méchante, je me vengerai !

AGNELLE. (Elle rit) *.

Ça sera pour une autre fois, mon bel ami ! — Croyez-moi, ne vous échauffez pas comme cela. Vos corridors sont humides ; c'est malsain. (Potin fait un geste.) Holà, Potin, rentrez ces vilaines griffes.

POTIN, gaîment.

Il faut faire patte de velours ? — Je veux bien, mais je fouillerai.

AGNELLE.

Bah ! vous croyez ?

SIMON POTIN.

Et ma consigne donc ! — Ne dois-je pas fouiller toutes les personnes quelconques, n'importe le sexe ? M. Calvin, lui-même, je le fouillerais, c'est l'ordre.

AGNELLE **.

Ah ! c'est l'ordre. Eh bien, essayez un peu sur moi de cet ordre-là... Je puis vous dire à l'avance ce que vous trouverez.

SIMON POTIN.

Et que trouverai-je ?

AGNELLE.

Des taloches.

SIMON POTIN, avec des yeux attendris.

J'aimerais mieux autre chose.

* Potin, Agnelle.
** Agnelle, Potin.

AGNELLE.

Désolée, mon brave homme, c'est tout ce que je puis vous offrir.

SIMON POTIN.

Assurément qu'une bonne petite tape de cette petite main blanchette a tout ce qu'il faut pour affriander les honnêtes gens... Hum ! la jolie menotte !.. un satin rose, quoi ! — Un vrai velours.

(Il fait mine de la vouloir baiser. Agnelle lui en détache un soufflet.)

AGNELLE.

Et de deux !

SIMON POTIN, exaspéré.

Ah ! pour le coup, tant pis, je fouille !

(Agnelle s'échappe et tourne autour de l'un des bancs de bois qui occupent le devant de la scène. Potin la poursuit.)

SIMON POTIN, mettant la main sur le panier et s'en emparant *.

Bon, j'ai le corps du délit, *corpus delicti*, comme dit maître Colladon, tourmenteur-juré !

AGNELLE, à part.

Oui, va, fouille à ton aise.

SIMON POTIN.

Et d'abord que je m'assure si méchamment et traîtreusement, vous n'auriez point tenté d'introduire ici quelque liqueur suspecte, immorale et dangereuse, un liquide impie, plutôt fait pour les poissons que pour les hommes.

(Il tire un flacon, le débouche et boit à même.)

AGNELLE.

Eh bien ! je crois qu'il le fait, comme il le dit.

SIMON POTIN, dégustant.

J'examine... je verbalise... c'est ma consigne !

AGNELLE.

Hé ! là ! pas tant de zèle, je vous prie.

SIMON POTIN.

Les ordres sont sévères.

(Il tâte d'un second coup.)

AGNELLE, qui ne rit plus.

Ah ! ça, mais, voulez-vous bien vous tenir tranquille.

(Elle fait un geste pour l'empêcher de boire. Simon la prend par la taille.)

* Potin, Agnelle.

Digitized by Google

SIMON POTIN.

Ah! ah!.. cette fois je ne vous lâche plus, — vous plaît-il de négocier? — Ou je bois, ou j'embrasse, voilà mon dernier mot.

AGNELLE.

Potin, je le dirai à mon oncle!

SIMON POTIN.

Je bois ou j'embrasse, je ne sors pas de là! Voyons! buvons-nous, embrassons-nous?

AGNELLE, riant.

Est-il bête! — Comme si je n'aime pas mieux me laisser voler quelque chose que de laisser dévaliser mon oncle!

SIMON POTIN, l'embrassant.

Ah! l'honnête nièce! — C'est ainsi que l'on fait son salut.

(Ici la cloche des prisonniers se fait entendre.)

AGNELLE, ramassant son panier.

Ah! oui certes! et cela devrait me compter comme acte de contrition. Quel malheur qu'on ait aboli les indulgences.

(Un porte-clés parcourt la scène et ouvre les portes des cachots.)

SIMON POTIN.

Oui, mais quel bonheur qu'on ait biffé la confession. A propos, vous savez, vous ne pouvez plus vous tenir ici, dans la geôle...

AGNELLE.

Et depuis quand?

POTIN.

Depuis l'ordre du capitaine général: vous devez vous installer là-bas, dans la cour, tout contre le guichet. — On y va! on y va! Allons, vite, décampons. (Il entraîne Agnelle qui fait quelque difficulté.)

On voit par la grande porte du fond les prisonniers se répandre dans le préau.

SCÈNE II.

SERVET, puis AGNELLE.

SERVET, assis sur un banc à la porte de son cachot.

C'est demain, dit-on, que je dois comparaître devant le Conseil étroit... Bah! c'est fini. — Ils ont saisi sur moi plus de preuves qu'ils n'en demandaient! — Mais cet enfant sur le front de qui je n'aurai pu poser mes lèvres... Mourir sans le voir, sans le connaître! — Mourir.

AGNELLE, reparaissant au fond.

C'est lui! (A demi-voix.) Pst, pst!.. Hé, Messire!

SERVET.

Qui m'appelle? que me veut cette jeune fille?

AGNELLE, de sa voix de marchande.

Beaux écrelets de Bâle à six deniers... beau petits pains au beurre... et bon vin d'Ivorne.. A deux sous la picholette de vin d'Ivorne. — (Elle fait la révérence à Servet.) Vous ne désirez rien, Messire?

SERVET.

Ciel! c'est la jeune fille que je vis hier chez Idelette.

AGNELLE.

Voici quelque chose qu'on m'a dit de vous donner. (Elle lui glisse le pli cacheté.) Prenez vite, — vite, — je tremble qu'on ne me voie, c'est de la part de M. Pécolat! (Elle court à la porte et se met à faire le guet). A six deniers les beaux écrelets de Bâle, bon vin d'Ivorne à deux sous la picholette: qui en veut?

SERVET, qui a rompu le cachet.

Mes tablettes! — Dieu vivant! Ce sont bien elles... rien n'y manque, pas un feuillet, pas une note... Oh! maintenant je suis invincible. — Calvin, Calvin!

AGNELLE, du fond de la scène.

Cachez vite tout cela... on vient! — Beaux écrelets de Bâle, à six deniers, beaux petits pains au beurre...

SIMON POTIN, accourant.

Agnelle, vous savez que ce n'est pas ici votre place... Votre place est là-bas, contre la porte. C'est fatigant, à la fin, je passe ma vie à vous courir après!

AGNELLE.

Certes! je ne vous imite guère, moi, je passe la mienne à vous fuir. (Elle se sauve.)

SCÈNE III.

SIMON POTIN, SERVET.

SIMON POTIN.

Ah! c'est bien joli, — C'est bien aimable! (A Servet.) Pardon, Monsieur, mais vous ne pouvez rester dans cette salle; — ou rentrez dans votre cachot, ou promenez-vous avec les autres prisonniers dans le préau.

SERVET, très agité.

Oui, oui, je sais, votre porte-clé me l'a dit. L'accusateur dans ma cause est ici depuis hier soir. Il est là... Cette petite fenêtre donne dans son cachot.

SIMON POTIN.

Oui, Messire, et voulant se promener ici à l'abri de tous les regards, il a ordonné qu'auparavant l'on éloignât tout le monde.

SERVET.

Oh! je ne m'en étonne pas... un si grand personnage! — C'est Simon Potin qu'on vous appelle?

SIMON POTIN.

Simon Potin, pour vous servir, oui, Monsieur.

Digitized by Google

SERVET.

Eh bien ! mon cher M. Simon Potin, tâchez de me ménager une entrevue avec mon accusateur.

SIMON POTIN.

Y pensez-vous, Messire?

SERVET.

Oh ! la justice n'a pas à s'en effaroucher. Nous avons chacun, lui et moi, notre tête engagée dans la partie, et le salut de l'un faisant la perte de l'autre, il n'est pas à craindre que nous nous entendions pour nous ménager. Voyons, les réglements s'y opposent-ils?

SIMON POTIN.

Pas précisément, mais il faut que cette entrevue soit l'effet d'un consentement réciproque.

SERVET.

Eh bien ! mais ma partie adverse ne demandera pas mieux que de se repaître un peu du spectacle de sa victime. Pardieu ! les héros antiques, avant de mettre l'épée à la main, s'excitaient de la voix, se mesuraient du regard... M. Potin, allez prévenir mon accusateur que je désire lui parler.

SIMON POTIN.

Alors rentrez dans votre cachot; l'accusateur va sortir du sien, et s'il consent à vous voir...

SERVET.

Vous m'introduirez auprès de lui. Merci, merci, mon cher M. Potin... (A part, avec triomphe.) Ah ! Calvin ! tu as ouvert un abîme sous mes pas ! Eh bien, je veux te dire, moi, qu'il se refermera sur ta tête. (Il rentre.)

SCÈNE IV.

SIMON POTIN, seul.

Est-il féroce ce gaillard-là ! — Ma foi, je me risque... Tant plus les deux dogues aboieront l'un contre l'autre, tant plus ils seront bien aises de se dévorer. Et il fera beau les voir au tribunal ! (Il ouvre le cachot de Donatien.)

Messire ! Messire ! Voici le moment, il n'y a plus personne.

SCÈNE V.

DONATIEN, SIMON POTIN, puis SERVET.

DONATIEN, paraissant.

Vous avez eu soin d'éloigner d'ici la jeune fille qui fréquente habituellement cette prison ?

SIMON POTIN.

Et ça n'a pas été sans peine. C'est une endiablée petite commère !

DONATIEN.

A propos, j'attends des papiers importants que M. Calvin doit me faire parvenir...

SIMON POTIN.

Aussitôt qu'on me les remettra, vous les aurez... (Se rapprochant) Dites-moi, Monsieur... il y a là-dedans quelqu'un... cela va peut-être vous sembler un peu singulier, mais il m'a l'air d'un franc original ; — enfin, bref, c'est votre accusé, M. Michel Servet, en personne, — un chien d'hérétique, et certes ! je ne voudrais pas être dans sa peau ! — c'est donc ce fâmeux criminel qui demande à vous voir et à vous parler.

DONATIEN, tressaillant.

Me voir ! me parler ! C'est impossible ! Nul avant demain ne doit savoir qui est l'accusateur.

SIMON POTIN.

Oh ! pour ça, soyez tranquille... le cher homme est au secret, et à moins qu'il ne le dise aux murailles de son cachot... et ce sont des murs épais, et qui n'ont guère d'oreilles, allez !

DONATIEN, à part.

Si je refuse, il croirait que j'ai peur... il penserait que je le redoute.. (Haut.) Allez lui dire que je suis prêt à l'entendre.

SIMON POTIN, s'incline et court ouvrir le cachot de Servet ; celui-ci entre précipitamment et aperçoit Donatien.

SERVET, à part.

Ciel ! ce n'est pas Calvin !

SIMON POTIN.

Messieurs, je m'en vais veiller en dehors, auprès de la porte, afin que vous ne soyez pas dérangés.

(Il les regarde un instant l'un et l'autre, puis se retire.

SCÈNE VI.

DONATIEN, SERVET.

SERVET.

Est-ce un rêve... quoi ! c'est vous qui m'accusez.

DONATIEN.

C'est moi, Monsieur.

SERVET.

Vous, à qui j'ai sauvé la vie !

DONATIEN.

Que dit-il ?

SERVET.

Ce mendiant, ce frère Vaudois.. hier, sur la place, lorsqu'une troupe de furieux vous menaçait, lorsqu'un poignard était levé sur vous... cet homme qui s'est jeté entre votre poitrine et vos assassins... Quoi ! vous ne le reconnaissez pas !

DONATIEN.

O douleur ! (Se reprenant.) Oui, je vous reconnais à présent. Et aujourd'hui comme hier je vous remercie et je vous tends la main. Merci à vous qui m'avez conservé une vie qui,

Digitized by Google

désormais, indifférente aux choses de la terre, est tout entière à mon Dieu !

SERVET.

Etrange fatalité ! — Deux hommes, nés sur deux points du monde séparés peut-être par les monts, par les mers, — deux êtres inconnus l'un à l'autre, celui-là jeune, heureux, à peine sur le seuil de ses années; celui-ci, triste, désenchanté, sur le retour de toutes ses espérances, comme il est sur le déclin de ses jours, et qui s'en revient lorsque cet autre marche alerte et devant soi dans la félicité de ses vingt ans, — ces deux hommes se rencontrent, ces deux hommes, au premier regard qu'ils échangent, semblent échanger leurs deux âmes; ils s'aiment, — oui, ils s'aiment, car tu as versé sur ma misère une larme et une aumône, comme j'ai couvert de ma vie ta vie qu'on menaçait... — Et tout cela, mon Dieu, pour aboutir à une heure sombre, inexorable, où ces deux créatures qui voulaient s'aimer et se défendre, vont se haïr et s'égorger !..

DONATIEN.

Seigneur, soutenez-moi !

SERVET.

Ton nom, quel est ton nom ?

DONATIEN.

Je m'appelais hier Donatien, — aujourd'hui je m'appelle accusateur !

SERVET, allant à lui.

Accusateur demain,— mais aujourd'hui pourquoi pas encore Donatien ? Demain, vous et moi, nous ne serons plus que deux paroles en présence, deux idées, deux chimères peut-être, — aujourd'hui soyons deux hommes.

DONATIEN.

Messire !..

SERVET.

Eh ! mon Dieu... nous aurons bien assez le temps de nous déchirer... Tenez, Donatien, de tout ce que j'ai vu, de tout ce que j'ai souffert, je n'ai retiré qu'une conviction, une seule ! Croyez-moi, il ne faut point hâter les événements. Qu'ils amènent avec eux le triomphe ou la chute, peu importe ! La défaite est un désastre de plus, — et bien souvent le triomphe une illusion de moins.

DONATIEN

Ne dites pas cela, Servet. Je marche au combat confiant dans le Dieu qui me guide, et glorieux du maître qui m'a confié sa querelle. Ne dites pas que l'heure de la lutte arrivera trop tôt... je voudrais qu'à l'instant même elle sonnât... (Sombre et comme à lui-même) je voudrais que tout fût consommé !

SERVET, frappé de l'accent de ces dernières paroles.

Pauvre enfant !.. — Vois-tu bien, je suis un vieux batailleur, moi. J'ai combattu dans la Franconie au temps des grandes guerres anabaptistes. C'était le bon temps, le temps où l'épée flamboyait dans la main. Lorsque la parole prit la place du glaive, je m'armai de la parole, et vingt fois j'ai joué ma vie, comme cette fois encore je vais la jouer. Eh! mon Dieu, je connais toutes les feintes, toutes les ruses de cette escrime où les mots affilés comme des poignards se croisent, se heurtent, étincellent et vont chercher le cœur. Mais ce que je sais aussi, c'est que bien souvent, lorsque le mot prêt à tomber des lèvres, doit être la mort ou la vie, — la gorge se serre, la langue s'embarrasse, et la voix vient mourir décolorée à l'oreille des juges. — Ah ! c'est un horrible duel.

DONATIEN.

Duel trois fois saint, duel ineffable et rayonnant, — où le juste a Dieu lui-même pour son second.

SERVET.

Le juste ? — Sais-tu de nous deux qui est le juste ? — Oh ! ne crains pas que je veuille ajouter de nouveaux doutes aux doutes de ton âme. Mais, vois-tu, j'ai un peu de cette expérience douloureuse qui enseigne à lire dans les cœurs, — et ce que je vais te dire, ta conscience te l'a déjà dit. Tu es jeune, tu es enthousiaste, tu es intrépide, tu as toutes les nobles et généreuses qualités de ce printemps de la vie, toujours si pur et si beau, et c'est de ton libre aveu que tu t'en vas risquer ta tête pour la doctrine de Calvin ! Je ne le crois pas, je ne le croirai jamais !

DONATIEN.

Assez ! — Insulter à mon maître, c'est insulter à moi-même !

SERVET.

Tu mens...

DONATIEN.

Servet !

SERVET.

Tu mens, te dis-je ! — ton maître, tu le crains, ton maître, tu l'abhorres ! — Oh ! pardon, pardon ! mais je t'ai deviné, vois-tu ; je t'ai deviné parce que je t'aime ; je ne sais pourquoi je t'aime, mais c'est ainsi. — Et je l'ai vu, je le vois, tu as un masque, un masque menteur, qui me cache ta figure et qui me dérobe tes larmes... Oh ! enfant, puisque l'un de nous doit mourir, au moins ne nous haïssons pas ; aimons-nous une heure, un instant, et que demain le vaincu marche du moins à la mort pleuré par le vainqueur...

DONATIEN.

Dieu! cette voix, ces paroles...Retire-toi, tentateur.

SERVET.

Donatien !

DONATIEN.

Retire-toi, démon !

SERVET.

Écoute-moi !

DONATIEN.

Je ne veux rien entendre, j'en ai trop entendu.

Digitized by Google

Moi t'aimer! aimer le sacrilége et le blasphémateur, l'ennemi de mon maître et de mon Dieu, aimer Michel Servet! — Je ne suis ni un infâme, ni un impie, entends-tu bien! — les infâmes, je les méprise, et les impies, je les maudis!

SERVET.

Ah!!... — (Une pause.) L'imprécation de cet enfant m'a traversé le cœur. (Allant à Donatien.) Libre à vous de me maudire, si vous pensez que ce soit un crime d'avoir aimé l'humanité. Seulement, c'est un crime pour lequel je mourrai sans rougir. Oui, Monsieur, j'ai combattu votre maître au nom de l'amour et de la charité. Du jour où votre maître a dit: L'homme n'est pas libre, l'homme est prédestiné... j'ai compris qu'un autre jour viendrait où d'autres hommes, s'appuyant sur cette doctrine, s'écrieraient: Oui, c'est Dieu qui a fait les élus et les réprouvés, respectons les élus qui sont les heureux et les puissants de la terre, et fermons l'oreille aux cris des réprouvés, qui sont les souffrants et les pauvres. — Et ceci serait infâme, car l'homme est libre — libre, entendez-vous — et ceux qui le chargent de chaînes, ceux qui le tiennent courbé sous la misère et les larmes, ce ne sont pas les apôtres, mais les ennemis de l'Éternel!!

DONATIEN, comme entraîné.

Servet! (Il fait un pas vers lui, puis s'arrête.) Mais à quoi bon ces querelles... Je ferai mon devoir demain, en vous accablant à mon tour.. Adieu.. j'ai besoin de solitude et de recueillement...

(Il s'éloigne. Servet le regarde et le rappelle.)

SERVET.

Donatien!.. plus qu'un mot. — Je ne sais quoi m'attire vers ta jeunesse et m'émeut le cœur en te regardant. L'un de nous, cependant, doit tuer l'autre, — c'est affreux, mais c'est la loi. — Enfin, le ciel en décidera. — Mais, puisque cela est irrévocable, puisque c'est toi qu'il me faut briser ou bien qui dois me perdre, — écoute: — faisons comme de braves gens, faisons comme autrefois les gladiateurs qui allaient mourir pour César — ..... Embrassons-nous. (Donatien hésite d'abord, mais il regarde Servet, fait un mouvement et se jette dans ses bras.) Quelle barbarie! si jeune, si beau! l'envoyer à la mort! oh! cet homme est véritablement bien cruel. — Voyons, Donatien, dis-moi, s'il t'arrivait malheur, tu as une mère, n'est-ce pas, qui pleurerait beaucoup. — Penser à ces choses-là, c'est horrible; mais, que veux-tu, il faut tout prévoir... — Dis-moi le nom de ta mère...

DONATIEN.

Ma mère! je n'ai pas de mère.

SERVET.

Elle est morte...

DONATIEN.

Morte.. non pas! — ma mère! — Vous m'avez demandé le nom de ma mère! Je n'ai pas de mère, mais il est une femme, un ange de charité, qui me recueillit un matin d'hiver, sur le seuil de sa maison. — Oh! si je meurs, si vous pouvez arriver jusqu'à elle, portez-lui ma dernière larme et mon dernier soupir. Dites-lui que Donatien est mort en la bénissant.. dites-lui que je suis heureux, que je suis allé rejoindre un martyr qui fut mon père. (La cloche sonne pour la rentrée des prisonniers.)

SERVET.

Son nom... quel est le nom de cette femme?

DONATIEN.

C'est l'épouse de mon maître, c'est Idelette de Bures...

SERVET, tressaillant.

Idelette de Bures! — Et le nom du martyr... le nom de ton père?

DONATIEN.

Le comte de Villanova.

SERVET.

Villanova!!

(Servet demeure un instant foudroyé.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, POTIN. (Il entre précipitamment.)

SIMON POTIN.

Vite, M. Donatien.. hâtez-vous, si vous voulez ne pas être reconnu. Voici les prisonniers qui rentrent.

(Il pousse Donatien dans son cachot et referme la porte. Les prisonniers paraissent.)

SERVET, il veut se précipiter sur Donatien, mais il ne trouve plus qu'une porte fermée.

Mon fils!! — Non, j'ai mal entendu.. — Ce n'est pas cela, je deviens fou!! — Mon fils!.. Quelle preuve en donnerai-je?.. mon nom de Villanova est enseveli à Bâle, dans la tombe d'un supplicié...

SIMON POTIN, allant à la porte du cachot de Servet.

M. Servet, il est l'heure; je n'attends plus que vous.

SERVET, tirant ses tablettes.

Ah! — ces papiers... c'est ma force, à moi, c'est mon triomphe — c'est sa mort!

(Il s'approche vivement du cachot de Donatien, et jette les tablettes par la petite fenêtre du cabanon.)

SIMON POTIN.

Allons, M. Servet, rentrons!

SERVET.

Que ma destinée s'accomplisse — je ne me défendrai pas!

Digitized by Google

Huitième Tableau.

IDELETTE DE BURES.

Même décor qu'au troisième tableau.

SCÈNE PREMIÈRE.

BONNIVARD, CALVIN, IDELETTE.

(Idelette est assise à droite sur le devant de la scène. Elle file à sa quenouille, morne et immobile. Calvin entre à pas précipités, suivi de Bonnivard.)

CALVIN, d'une voix brève.

Il faut que tu parviennes jusqu'à l'Hôtel-de-Ville, et qu'à tout prix, tu voies le premier syndic.

BONNIVARD.

Vous savez, Monsieur, que je ne me suis échappé qu'à la faveur du trouble qui remplit ce matin la maison de Pécolat. Toute la faction des Libertins se pressait dans sa cour. Ils ne tarderont pas à se répandre par la ville; s'ils me rencontrent, je suis perdu.

CALVIN, sans lui répondre.

Ah! ils m'ont dérobé mes armes... ces armes m'appartenaient. — Ce sont des voleurs, que je ferai juger comme traîtres et criminels d'État. — Ce Cigogne! se laisser traquer comme un renard... il le paiera de sa vie! — Oh! mais, ils ne sont pas encore vainqueurs! J'en ai calmé de plus furieux, j'en ai bravé de plus farouches! Je te dis de t'en aller à la maison de ville. Que le syndic assemble le Conseil Étroit et fasse comparaître Servet sans perdre une minute, et qu'il soit jugé sur-le-champ. — (Fixant sur Idelette des yeux flamboyants.) Je suis bien aise que vous soyez là, Madame.

BONNIVARD.

Juger Servet, en face d'une faction armée... — Ils n'en auront jamais le courage!

CALVIN.

Dis leur qu'ils assemblent, au son de la grosse cloche de la cathédrale, tout le consistoire, les anciens, les docteurs, les diacres et les laïques, ainsi que les hommes du guet, M. le capitaine-colonel en tête; — que tout le monde accourre se ranger dans la grande salle du conseil, avec les vingt-cinq conseillers étroits, et les membres des cinquante; — que les quatre syndics, avec M. le Saultier, que MM. les juges auditeurs et MM. les dizainiers, que tout ce qui porte une épée, ou une main de justice, ou un bâton pastoral remplisse la maison commune; — que les citoyens restés fidèles à ma cause leur fassent un rempart de leur poitrine; — et quand ils seront tous réunis, et Servet au milieu du prétoire, et le tocsin en branle au sommet des tours, moi, entends-tu bien, Bonnivard, moi, je paraîtrai au tribunal, et là, gardant le péril pour moi seul, j'accuserai Servet, je le convaincrai de ses crimes, — des preuves, je saurai m'en passer, — moi tout seul j'appellerai sur sa tête la vengeance de Dieu, et je ferai sur l'heure exécuter la sentence! — Sois tranquille, mon maître, avant ce soir tu entendras la cloche de fer, — la cloche qui annonce les supplices.

BONNIVARD.

Eh quoi! — vous auriez cette audace!

CALVIN.

De l'audace? quel est ce mot? — J'obéis à la voix du Seigneur, et quand le Seigneur me dit : Frappe, — je frappe! — Je n'ai pas plus d'audace que je n'ai de crainte; j'ai de la foi! — Va, va, — laisse-moi. (Il regarde Idelette.) Va-t'en. (Bonnivard s'incline et sort.)

SCÈNE II.

CALVIN, IDELETTE.

CALVIN, à lui-même.

Je veux une dernière fois parler à cette femme, et essayer si ma colère ne viendra pas à bout de son silence. (Idelette pâle, silencieuse et sombre, continue de tourner son fuseau. Calvin se rapproche d'elle.) Vous venez d'entendre les ordres que j'ai donnés, Madame; j'ai parlé devant vous, parce que je voulais vous convaincre que rien ne pourra soustraire Servet au châtiment du ciel. Il a blasphémé le Christ, il mourra. Il a insulté à ma doctrine, il mourra. Il est venu me braver ici, dans ma demeure, il a osé vous parler, il a tenté de troubler votre âme et de déshonorer mon foyer... Il mourra, vous dis-je, et rien ne le sauvera, ni la ruse, ni la violence. (Il se rapproche encore.) Michaël perdu, Michaël mort, réfléchissez, Idelette, vous retombez sous ma puissance, une puissance appesantie de tout le poids de mon ressentiment. Ainsi, croyez-moi, oubliez les choses présentes, auxquelles vous ne pouvez plus rien, et songez à l'avenir que votre obstination vous prépare. Vous êtes venue pendant mon sommeil, — ceci est lâche et déloyal, je vous le dis, — vous avez profité de ce sommeil pour me dérober les preuves de l'hérésie de Michaël, et depuis ce jour, je vous interroge, depuis ce jour, j'ai tout essayé, j'ai menacé, j'ai prié... Qu'avez-vous fait de ces tablettes, où sont-elles, rendez-les moi, je les veux, il me les faut! — C'est-à-dire, non, je peux m'en passer, je peux, je vous l'ai dit, faire condamner Servet par le Conseil Étroit, qui le jugera sans preuves, — aussi n'est-ce point pour moi que je vous redemande ces tablettes; c'est pour vous, c'est pour votre salut dans le ciel, c'est pour votre repos dans cette vie (avec violence), c'est pour votre sûreté dans ma maison!

IDELETTE, d'une voix calme.

En effet, Monsieur, ce que vous dites là est raisonnable, et je ne dois plus rien vous cacher.

Digitized by Google

CALVIN.

Enfin! tu vas me dire...

IDELETTE.

Je vais vous dire où sont les tablettes que je vous ai dérobées.

CALVIN.

Où sont-elles, parle?

IDELETTE.

Elles sont entre les mains de Michaël.

CALVIN.

Michaël!... on les lui a rendues!... mais, non, c'est impossible, j'avais pris des mesures.

IDELETTE.

Toutes vos mesures ont été déjouées.....

CALVIN.

Et qui a osé...

IDELETTE.

Moi!

CALVIN.

Vous!

IDELETTE.

C'est moi qui suis allée chez Pécolat. C'est à lui que j'ai confié les tablettes en lui faisant jurer qu'elles seraient remises à Michaël. Il y avait là tous ses amis. Ils demandaient des armes. Alors je me suis souvenue d'un mot que Cigogne m'avait dit le matin, et leur ai révélé l'heure et le lieu où devait arriver la barque que vous attendiez.

CALVIN.

Vous avez fait cela!

IDELETTE. (Elle se lève.)

Oui, Messire.

CALVIN.

Alors, sois maudite. —Mais je cours déjouer tes vengeances comme tu as voulu déjouer ma justice. Genève tout entier va se lever au souffle de ma parole, et, par le Dieu vivant, nous ferons à Servet de terribles funérailles. Adieu!...

IDELETTE. (Elle court se placer au devant de Calvin, les bras croisés et la tête haute.)

Messire, — vous ne sortirez pas!

CALVIN.

Qu'est-ce à dire!

IDELETTE.

Je vous le répète, — vous ne sortirez pas.

CALVIN.

Quel est votre projet?

IDELETTE.

Mon projet est tout simplement que vous ne sortiez pas.

CALVIN.

Femme, j'ai peu de patience et ma colère est terrible!

IDELETTE, effrayante.

Et la mienne donc!.. (Plus calme.) Oh! criez à votre aise, Monsieur, vous avez vous-même, ce matin, donné congé à vos gens pour qu'ils allassent voir juger Servet. Il n'y a personne ici pour vous entendre, et personne ne peut venir à vos cris.

CALVIN.

Madame, vous ne savez ce que vous faites, et votre esprit s'égare.

IDELETTE.

Je ne sais ce que je fais? Mon esprit s'égare? (Elle rit.) C'est vous qui ne savez ce que vous dites. Considérez donc à quel point j'ai tout calculé. — Ah! c'est vrai, je ne suis plus cette pauvre recluse qui ne savait rien, qui ne connaissait personne, à qui jamais nul bruit du dehors n'arrivait. Aujourd'hui, j'ai vu vos ennemis, je leur ai parlé, j'en sais le nombre, et je suis de moitié dans leur révolte. Et vous croyez bonnement que je vous laisserai sortir, pour que vous alliez au milieu des vôtres, à qui vous soufflerez votre rage, pour que votre présence fanatise encore ces sbires, ces italiens, et leur fasse faire ce que sans vous ils ne tenteraient pas! — Allons donc! — Est-ce que je connais vos ressources, moi, est-ce que je connais votre politique! — Sur mon âme, il serait beau, il serait adroit que vous tenant ici, sous mon regard, sous ma colère, sous mes pieds, je m'en allasse vous rendre à vos sinistres manœuvres! — Non, Monseigneur, vous ne sortirez pas. L'accusé n'aura pas d'accusateur. Le procès tombera de lui-même sous le ridicule et les huées... — Mais remerciez-moi donc, je vous sauve la vie!

(Les cloches commencent à sonner.)

CALVIN.

Misérable! songe plutôt à la tienne..... Ah! c'est la guerre, c'est la haine, c'est la vengeance. — Eh bien! tant mieux, j'avais besoin de t'envelopper aussi dans ma colère!

(Il veut sortir par la droite. Idelette se précipite contre la porte, et le fait reculer.)

IDELETTE.

Oui, c'est la haine, — oui, c'est la guerre, la guerre implacable et sans trève. — Ah! vous m'avez menti, ah! vous m'avez lâchement arrachée à ma foi, à mes amours, à l'époux que Dieu m'avait donné, — ah! c'est ainsi que vous m'avez prise, moi sincère et fidèle, et que durant seize années, seize ans de deuil et de larmes, vous m'avez rendue déloyale et adultère... — Oui, adultère.... — Oh! ne venez pas m'opposer ici vos dogmes et votre église, je suis née anabaptiste, et votre Dieu n'est pas mon Dieu. — Or, vous m'avez faite adultère, car Michaël vivait et vous le saviez; or, vous m'avez perdue, car de bonne et simple que j'étais, vous m'avez faite monstrueuse et altérée de sang.... — Oh! l'insensé, qui ne s'est pas souvenu que cette femme dont il tentait de mutiler la croyance, était fille des paysans de Souabe et de Franconie, qu'elle était née du sang des massacres, et

Digitized by Google

que son père était tombé en Thuringe, parmi les combattants de Munzer... — Ah! tu l'as oublié, eh bien! l'esclave courbée se relève, l'agneau se fait tigre et la femme démon!.. (Le bruit des cloches redouble.) Et maintenant, vous tous qui haïssez cet homme, accourez! — Marchez l'épée nue par cette ville frémissante; venez, il est ici, traqué, pris au piége et tenu en arrêt par une femme. — En arrêt, te dis-je, car nous sommes seuls, bien seuls, seuls face à face, toi tremblant et pâle, moi déterminée, moi la haine au cœur et ce poignard dans la main!..

(Il y a une pause, durant laquelle les cloches cessent et le silence se fait. Idelette est dans une de ces attitudes calmes et en même temps formidables qui décèlent les désespoirs résolus. Calvin n'a pas sourcillé.)

CALVIN.

Idelette, vous venez de rompre, sinon pour ici bas, du moins pour l'éternité, le lien qui nous attachait l'un à l'autre et que j'avais noué, — je vous le dis, — dans une pensée de clémence et de rédemption. C'est bien, n'en parlons plus. Mais, voulez-vous rendre victime de vos vengeances l'enfant qu'une charité commune nous fit adopter.... Voulez-vous perdre Donatien?

IDELETTE.

Donatien.... j'y ai pensé. Une lettre de moi lui sera remise à son retour et lui apprendra tout.

CALVIN.

A son retour, dites-vous? Savez-vous où il est?

IDELETTE.

Hors de Genève, m'a-t-on dit, pour votre service.

CALVIN.

Donatien est ici, dans la ville, et si je veux courir au tribunal, c'est que je ne veux pas que Servet triomphe, car si Servet triomphe, Donatien est mort.

IDELETTE.

Mort! qu'est-ce que vous dites là? Qu'avez-vous fait de Donatien?

CALVIN.

J'en ai fait l'accusateur de Michaël.

IDELETTE.

Malédiction sur toi! — sais-tu ce que tu as fait?

CALVIN.

J'ai armé l'innocence contre l'impureté.

IDELETTE

Tu as armé le fils contre le père!

CALVIN.

Qu'entends-je!

IDELETTE.

Oui! le fils contre le père — et c'est moi — moi, la mère, qui te le dis!

CALVIN.

Grand Dieu!!

IDELETTE.

Et je suis là! et je ne l'ai pas deviné! et je ne cours pas l'arracher à la mort. (Elle remonte vivement la scène; les cloches qui avaient cessé recommencent.) Ciel! ces cloches... encore ces horribles cloches, — tout à l'heure elle s'étaient tues, Ah! je deviens folle... Que disent-elles donc, ces cloches?

CALVIN.

Elles disent qu'il est trop tard et que les juges ont parlé.

(Cris au dehors, deux coups de feu se font entendre dans la rue. Idelette jette un cri. Donatien paraît.

SCÈNE III.

IDELETTE, DONATIEN, CALVIN.

DONATIEN.

(Il est pâle, défait, chancelant, ses habits portent les traces d'une lutte violente. Idelette s'est précipitée sur lui et regarde s'il est blessé; il l'écarte doucement sans l'apercevoir et se parle à lui-même avec égarement.

Il ne s'est même pas défendu!.. ils avaient raison ces hommes, là, dans la rue... mort à l'assassin de Servet!! C'est juste puisqu'il ne s'est pas défendu.. et qu'il est condamné.

CALVIN, brusquement.

Condamné, — condamné, dis-tu?

DONATIEN.

Oui, condamné à la peine des sacriléges et des impies... au supplice du feu.

IDELETTE.

Epouvantable horreur!

CALVIN.

Les preuves, les papiers... tu les avais donc?

DONATIEN.

Les papiers? oui — hier, dans mon cachot, je les ai trouvés.

CALVIN.

Qui te les a remis?

DONATIEN.

Je ne sais pas. Oh! je m'en suis cruellement servi; — et lui, je me le rappelle, ses yeux, tandis que je l'accusais, tandis que je l'écrasais sous ma colère et mes imprécations, ses yeux me couvraient d'un ineffable éclair de tendresse et d'amour. — Et il ne s'est pas défendu!

IDELETTE, inondée de larmes.

Non, il ne s'est pas défendu, non, il ne pouvait pas se défendre, car cet homme, c'est Villanova.

CALVIN *,

Madame!

* Idelette, Calvin, Donatien.

Digitized by Google

IDELETTE.

Cet homme!— C'est ton père!

DONATIEN.

Mon père!!—C'était mon père!..—Et voilà le sens de ces révoltes étranges qui bouillonnaient dans mon cœur! Mon père, lui! (A Calvin.) Et c'est vous, Monseigneur, qui m'avez fait parricide? (Mouvement de Calvin.)

IDELETTE *.

Donatien! prends garde.—Oh! ne le menace pas, ne l'injurie pas:—moi aussi, tout à l'heure, je le menaçais, je l'insultais, — mais, il tient maintenant toutes nos destinées dans ses mains. Oh! laisse-moi l'implorer...

DONATIEN.

Arrêtez, ma mère (Il fait un pas vers Calvin.) Je ne te dois plus rien, maître.—Le pain dont tu m'as fait l'aumône, je te l'ai horriblement payé. Ainsi donc, c'en est fait, je pars, secouant de mon âme et ta doctrine et ton Dieu, comme je secoue de mes pieds la poussière de ton seuil... Tes ennemis sont là bas, dit-on, c'est bien, je vais leur offrir mon bras et ce poignard.. — (Il ramasse le poignard échappé aux mains d'Idelette.)

IDELETTE.

Donatien! mon fils, où vas-tu?

DONATIEN, se dégageant des bras de sa mère.

Sauver mon père ou mourir!

Idelette pousse un cri et veut le suivre, mais Calvin s'élance vers elle, la saisit et la terrasse. Le rideau tombe.

* Idelette, Donatien, Calvin.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

Neuvième et dernier Tableau.

LE PÈRE ET LE FILS.

Une place devant la cathédrale de Saint-Pierre.--Le portail de l'église est au second plan, coupant l'angle à droite. A gauche, prenant du fond et venant aboutir au premier plan, une rue étroite, tortueuse, dont il convient d'apercevoir la perspective. A droite, et en avant de l'église, une maison, — et adossé tout contre cette maison, un banc faisant face au spectateur. A l'horizon, le plein lac borné par les montagnes alpestres. Entre le lac et la scène, les maisons de la ville basse dont on ne voit que les faîtes. Le jour baisse.

SCÈNE PREMIÈRE.

DONATIEN, PÉCOLAT, ROBERT COP, PIERRE AMEAUX, MATHIEU PHILIPPE, HUGUES VANDEL, LIBERTINS EN ARMES.

Au lever du rideau ils occupent le fond du théâtre.

TOUS.

Vive la république!— Vive Servet!— Vive Donatien!

DONATIEN.

Amis, je suis à vous! Pécolat vous a tout dit et vous répond de moi. Mais votre garantie, c'est ma haine. Ma force c'est mon désespoir. Qui aime Michaël me suive,— car Michaël est mon père!

PÉCOLAT.

Et nous le sauverons.— Vite, voyons, quelles sont nos forces?

BERTHELIER.

J'ai cent hommes au cloître Saint-Victor.

ROBERT COP.

Tous les pêcheurs de la côte sont à moi et se dirigent déjà sur la ville.

HUGUES VANDEL.

J'ai cinquante hommes qui arrivent de mes terres de Puplinge et d'Ambilly.

PIERRE AMEAUX.

Le gros de nos amis tient la cité. Un signal et ils attaquent la tour de l'Ile.

DONATIEN.

Moi, je demande à marcher au premier rang.

PÉCOLAT.

J'y veux marcher avec toi! —Messieurs, l'heure est venue, en avant et que Dieu nous garde!

TOUS, un mouvement.

En avant!

SCÈNE II.

LES MÊMES, CALVIN.

Calvin sort de la cathédrale et paraît sur les degrés du temple.

CALVIN, d'une voix retentissante.

Arrêtez!... (Tous se retournent.) et ne profanez pas le nom de l'Eternel. (Il descend.)

DONATIEN.

Calvin!

TOUS.

Calvin!!

Digitized by Google

CALVIN.

Oui, c'est moi,— moi seul, contre vous tous, moi, sans armes, contre vos mousquets...—vos mousquets que vous m'avez volés.

PÉCOLAT.

Pas d'injures, Jean de Noyon.

PIERRE AMEAUX, abaissant sa carabine.

Attends, voici qui va le faire taire. — A mort!

TOUS.

A mort! (On le couche en joue.)

CALVIN.

Frappez donc!

A son regard, et à son geste, les mousquets se relèvent.

Pauvres fous! me tuer, moi! Est-ce qu'on tue les idées? Vous êtes deux cents, trois cents, disiez-vous... moi, je suis une armée, je suis un monde! Mes soldats, à moi, ce sont les milliers d'intelligences que j'ai armées de mon souffle et cuirassées de la foi. Mort, je revivrais chez toutes, abattu je me relèverais triomphant. (Presque à lui-même.) Tuer, qu'est-ce que cela prouve.

DONATIEN.

C'est toi qui parles ainsi, Calvin, toi qui vas tuer mon père!

TOUS.

Pas de grâce— à mort! Pas de grâce au bourreau de Michaël.

CALVIN, se retournant.

Michaël!—Michaël est mort si vous faites un pas de plus.

PÉCOLAT.

Que dit-il?

CALVIN.

Ah! vous oubliez, mes maîtres, que terrible comme le lion, je suis, quand il le faut, rusé comme le renard. Michaël, avez-vous dit? Eh bien! dans le plus profond des cachots de l'Ile, il y a deux hommes, l'un couché dans ses chaînes, c'est Michaël, l'autre debout, c'est le bourreau. (Rumeurs.) Oui, le bourreau. Et au premier coup de feu tiré dans la ville, au premier pas tenté par la révolte, le bourreau lèvera sa hache et abattra la tête de Michaël.---(Il se croise les bras.) Vous voyez bien, Messieurs, que c'est moi qui commande ici.

BERTHELIER.

Hé! marchons tout de même. Michaël, s'il le faut, acceptera la mort.

CALVIN.

Vous vous trompez, mes maîtres, Michaël a demandé la vie. (A Pécolat, en lui remettant une lettre.) Prends, — et lis.

PÉCOLAT, lisant.

« Frère,

»Je veux vivre. — Hier, je ne craignais pas la mort, aujourd'hui elle me fait horreur. Hier je n'étais qu'un penseur orgueilleux, aujourd'hui je suis père... On m'a offert la vie contre une abjuration. .— J'ai accepté la vie.

»MICHAEL.»

DONATIEN.

Une abjuration! Mon père déshonoré!

CALVIN.

Ou mort. Il a fait son choix, faites le vôtre, Messieurs.

PÉCOLAT.

Oh! Servet, Servet! que tu vas coûter cher à notre amitié.

BERTHELIER.

Eh bien! Pécolat?—

PÉCOLAT, sombre.

Je renonce à combattre... (A Calvin.) Messire, nous ajournons la querelle.—Toi, Berthelier, au cloître Saint-Victor.—Toi, Pierre Ameaux, à la Cité. —Qu'ils déposent les armes. Allez!

(Les Libertins s'éloignent dans différentes directions.)

SCÈNE III.

DONATIEN, PÉCOLAT, CALVIN.

PÉCOLAT, A CALVIN.

Michaël me sauva la vie. Moi, je lui jurai, si jamais la sienne était menacée, de le sauver à mon tour. Le serment que j'ai fait est accompli.

DONATIEN, à lui-même.

Une abjuration!

CALVIN, A PÉCOLAT.

C'est bien.

(Il remonte la scène et fait un signe. Aussitôt un homme d'armes sort du temple, portant une bannière qu'il agite. On entend un coup de canon.)

En ce moment les fers de Michaël tombent.

(Les cloches sonnent dans le lointain.)

Il sort de son cachot, — on l'amène sur cette place.. — Alors, s'il tient sa parole, s'il abjure, il est libre. — Dieu vous garde, Messire.

(Il sort lentement par la gauche.)

SCÈNE IV.

DONATIEN, PÉCOLAT, puis LE PEUPLE.

PÉCOLAT.

Venez, Donatien, ne restez pas sur cette place.

DONATIEN.

Non, je veux voir mon père.

PÉCOLAT.

Croyez-moi, n'assistez pas à son horrible sacrifice.

DONATIEN.

Son abjuration, dites-donc le mot.

PÉCOLAT.

Regardez, la foule se répand autour de nous. La place va être envahie... Venez!

Digitized by Google

DONATIEN.

Non, non, je veux voir mon père ; je le verrai, vous dis-je.

(Il tombe sur le banc à droite.)

SCÈNE V.

BOURGEOIS, SOLDATS, PÉCOLAT, DONATIEN, puis LE CORTÉGE, CALVIN, SERVET, LE SAULTIER, etc.

VOIX DANS LES GROUPES.

Le cortége ! le cortége ! le voilà ! — par ici.. par ici. — Faites place.

(Le cortège débouche sur la place par la rue de gauche. D'abord, une escouade du guet, puis le Consistoire, puis les Anciens et les Diacres. Ensuite les hérauts de la ville, avec le manteau mi-parti rouge et jaune armorié. Viennent après les quatre syndics en robe noire bordée d'hermine, le bâton syndical à la main. Derrière les syndics, et seul, marche Calvin. La foule se le montre avec des signes de crainte. Puis une seconde escouade du guet, et enfin le patient, couvert d'un manteau noir et la tête nue.)

PÉCOLAT.

Lève-toi, Donatien, voilà ton père.

(Les archers qui ferment le cortége font ranger la foule. Servet reste isolé au milieu du théâtre, le Saultier d'un côté, le bourreau de l'autre. Les syndics et les pasteurs se sont placés sur les marches de l'église Calvin est debout, et seul sur la dernière marche.)

LE SAULTIER à SERVET.

Ecoutez, Michel Servet.

CALVIN, au peuple.

Messieurs de Genève, les syndics et membres du conseil suprême de la République vous déclarent par ma bouche qu'ils font grâce à Michel Servet du supplice auquel il a été justement condamné. La vie lui est laissée pour qu'il ait le temps de racheter ses fautes. (A Servet.) Michel Servet, l'homme qui est en moi te pardonne et il oublie tes outrages. Mais Dieu doit triompher.

SERVET, à lui-même.

Oh ! cet homme ! mêler le nom du Seigneur aux sinistres ébats de son orgueil.

CALVIN.

Sur l'heure et devant le peuple assemblé, tu vas confesser tes crimes, — rétracter tes erreurs, et déclarer que tes écrits impies te furent dictés par le démon.

LE SAULTIER.

Agenouillez-vous, Michel Servet, et répétez l'abjuration que M. Calvin va vous dire.

DONATIEN, d'une voix sourde.

Oh ! ceci est horrible !

SERVET, à lui-même.

Rétracter ! me renier moi-même... assassiner ma pensée ! — Oh ! mon Dieu, soutenez-moi !

DONATIEN, avec éclat.

Mon père !

SERVET.

Donatien !

(Mouvement général. Ils tombent dans les bras l'un de l'autre.)

Oh ! c'est Dieu qui me l'envoie !... — ne pleure pas, enfant... Merci d'être venu, merci ! — Vois-tu, c'est pour toi, pour toi seul que je vais m'humilier ainsi... Mais j'en aurai le courage, puisque tu es là, et que je te vois.... — Oui, j'en aurai la force.

DONATIEN.

Mon père ! tu vas te déshonorer,

SERVET.

Oui, mais je vais vivre, vivre pour toi, avec toi, — Donatien, mon enfant, mon bonheur longtemps rêvé ! — Ecoute, nous nous en irons, dès ce soir, — nous serons libres, nous serons heureux.

DONATIEN.

Heureux, dites-vous, heureux avec la honte au cœur !

SERVET.

Ne dis pas cela. Ne dis pas cela. Tous ceux qui sont pères me pardonneront. Oui, je sais bien, l'homme qui t'a élevé t'a soufflé son intolérance. Mais, vois-tu... je t'expliquerai cela, — il ne faut pas prendre au sérieux toutes ces chimères de l'esprit.

DONATIEN.

Que dites-vous là, mon père ?

SERVET.

Quoi ! après une recherche ardente et de seize années, après tout espoir perdu, je te retrouve ; tu es là, plein de jeunesse, vivant, et je m'en irais mourir ! Mes yeux qui te contemplent se fermeraient pour toujours ! Non, non, périsse ma renommée, mais que je vive.... mais que mon cœur ne cesse de battre près du tien !

DONATIEN.

Oh ! ce peuple... — tous ces regards insolents attachés sur vous.

SERVET.

C'est toi seul que je veux voir.

LE SAULTIER.

Michel Servet, le Consistoire et les syndics attendent.

DONATIEN.

Mon père ! tu vas t'agenouiller devant ces hommes !

SERVET.

Oui, m'agenouiller.... — Que m'importe ! n'es-tu pas la récompense divine de mes douleurs ? Sois tranquille, je me sens des forces. Tu vas voir, je ne pâlirai pas. Mais reste là, que je te voie, que mes yeux ne quittent pas tes

Digitized by Google

yeux... (Aux syndics.) Messeigneurs, je suis prêt*.
(Il s'agenouille.)

En ce moment, et par la rue, dont la perspective est restée libre aux regards, on voit arriver lentement Idelette, appuyée sur l'épaule de Pierre, son domestique. Elle a remis ses habits de deuil.

SCÈNE VI.

PIERRE, IDELETTE DE BURES, LES MÊMES.

PIERRE.

Madame, Madame... les voici !

IDELETTE, épouvantée.

Mon Dieu, que se passe-t-il donc ?

(Pierre lui fait signe de ne pas approcher davantage. Elle est à l'angle de la rue, le regard fixé sur ce qui se passe.)

CALVIN, lisant la formule.

Au nom du Christ, source de vérité, moi, Michel Servet, je déclare m'humilier à cette heure, dans la pleine liberté de ma conscience.

DONATIEN, avec égarement.

Oh ! mon père, ne dites pas cela.

SERVET.

Au nom du Christ, source de vérité, je déclare m'humilier à cette heure, dans la pleine liberté de ma conscience.

PÉCOLAT.

Donatien, vous pâlissez !

CALVIN, continuant.

Je conviens que dans mes paroles et dans mes écrits, j'ai menti indignement et lâchement.

DONATIEN, éperdu.

Mon père ! — mon père, ne dites pas cela.

LE SAULTIER.

Michel Servet, parlez !

SERVET.

Je conviens que dans mes écrits... dans mes paroles... (Il se relève.) Oh ! jamais, — jamais ! — (Rumeurs.) Un instant... attendez... je déclare... que j'ai.. — que j'ai... (Il va prononcer le mot fatal, lorsque Donatien s'élance auprès de lui.)

DONATIEN.

Pas un mot de plus, mon père ! pas un mot de plus !

SERVET.

Donatien !

DONATIEN.

Pour moi vivant, tu acceptais la honte, accepte alors le martyre... (Il se frappe d'un poignard.)

SERVET.

Grand Dieu !!

DONATIEN, expirant.

Je vais t'attendre dans l'éternité. (Il tombe.)

IDELETTE.

Ah !!

(Idelette veut se précipiter vers Donatien, mais Calvin la voit et se jette sur elle.)

CALVIN.

Misérable ! Ici ! un scandale ! — Pas un cri, pas un geste...

(Il la tient un instant terrassée.)

SERVET, agenouillé près de Donatien.

Muet... immobile... mort !..

IDELETTE.

Mort ! Laissez-moi... laissez-moi !

(Elle échappe à l'étreinte de Calvin et vient tomber plutôt qu'elle ne s'agenouille auprès du corps de son fils. Servet lui tend silencieusement la main.)

SERVET.

L'ange martyr en retournant à Dieu nous a montré le chemin. — Au revoir, à bientôt, mes âmes bien-aimées ! (Il se relève.) Et toi, peuple, écoute mes paroles et rends en témoignage. Je ne me repens ni n'abjure, — mais au contraire je maintiens mon dire et je meurs dans l'intégrité de ma foi. (Au bourreau.) Et maintenant, — au bûcher !

PÉCOLAT, à Calvin.

Calvin ! il triomphe plus que toi.

CALVIN, morne et à lui-même.

Il dit vrai. Dans le combat des idées, l'échafaud n'est pas un argument.

(Le rideau tombe.)

FIN.

* Pécolat, Donatien, Servet, le Saultier, Calvin.

Imprimerie de Madame de Lacombe, 12, rue d'Enghien.

Digitized by Google